
3 1761 05644588 5

à Monseigneur Duchesne,
en très respectueux hommage.
Edouard Schneider

LES HEURES BÉNÉDICTINES

DU MÊME AUTEUR

Les Raisons du Cœur, notes sur une expérience religieuse (Ed. Sansot). 1 vol. in-16. . . 3 fr. 50

Les Mages sans étoile, pièce en 4 actes, représentée au Théâtre de l'Odéon, *couronnée par l'Académie Française*. (Ed. Sansot). 1 vol. in-16. 3 fr. 50

EN PRÉPARATION :

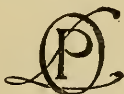
L'Immaculée.

ÉDOUARD SCHNEIDER

LES HEURES BÉNÉDICTINES

NOTES SUR LA VIE DES MOINES

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Cinq exemplaires sur papier de Hollande.

Numérotés à la presse.

A LA MÉMOIRE TRÈS CHÈRE

D'ALBERT LAMY

En pieuse amitié

AVANT-PROPOS

In memoriam.

La tradition bénédictine représente un des éléments de la tradition française. La règle du saint patriarche Benoît, en aidant à l'épuration des mœurs de la vieille France, constitua, dès le septième siècle, une manière de sentir et de penser dont plus d'un, parmi nous, reconnaîtrait la délicate persistance s'il pratiquait un examen de ses données spirituelles.

Il faut donc s'approcher de la vie bénédictine avec une tendresse particulière, comme on fait d'un patrimoine de famille. Elle fut, elle est encore un moyen de conquête vers les sommets de l'esprit, une méthode de culture

sensible qui veulent être éprouvés pour se voir justement appréciés.

De ces pages est exclu tout esprit d'érudition. J'ai eu dessein de noter les heures quotidiennes de la vie des moines dans leur pittoresque intime, dans leur caractère familial. Elles ne sont autre chose que de petits tableaux éclairés d'une lumière purement impressive et personnelle, rehaussés par de menus souvenirs des coutumes d'antan, tracés au hasard de mes passages à travers les cloîtres.

Avant d'entreprendre la rédaction de ce petit livre, j'ai fait, en souvenir de ceux-là mêmes qui me l'ont inspiré, vœu de simplicité. — L'une des vertus bénédictines n'est-elle pas la fraîcheur d'âme? — Si l'on n'est capable de s'émouvoir parfois comme un enfant, on ne peut goûter l'innocente, la forte beauté des heures dont je veux parler. Et si l'on ne consent à méditer devant la perspective ouverte par le mot Pax *inscrit au fronton de chaque porte de clôture, on ne lira pas dans son esprit vrai la majeure partie de ce volume.*

Je ne m'adresse donc pas à tous, et je ne fais point cet aveu sans mélancolie. Que ceux, du moins, qui rêvent de la paix profonde « que le monde ne peut donner » m'accueillent fraternellement. Que ces Heures Bénédictines *s'égrènent sur leur âme comme les cloches, en écho, de leur rêve.*

Sans doute reviendrai-je un jour à ces visions de beauté intérieure, de joie tendre, de blanche spiritualité. Aujourd'hui, je livre, dans leur spontanéité, les impressions premières que j'ai conservées en ma mémoire, religieusement.

LES HEURES BÉNÉDICTINES

LE LEVER DES MOINES

Dom Martène, le célèbre liturgiste de la Congrégation de Saint-Maur, rapporte, dans son *De antiquis monachorum ritibus*, que les moines des premiers temps se levaient trois fois chaque nuit pour chanter les louanges du Seigneur.

D'autre part, Ruffin propose à notre admiration l'ardeur de ces frères qui ne craignaient point de n'accorder que quatre heures au sommeil, afin d'en pouvoir consacrer quatre à la psalmodie et quatre au travail.

Mais saint Benoît, plus soucieux des exigences de la nature humaine, crut devoir subordonner tant de piété à une sagesse deux fois sainte puisque, présentant par elle-même le caractère de la vertu, elle témoignait en même temps d'humilité dans la dévotion.

Il voulait donc que ses disciples dormissent « un peu plus de la moitié de la nuit », de telle sorte qu'à la huitième heure[1], qui était celle des Vigiles nocturnes, ils pussent se lever *digesti et alacres,* c'est-à-dire frais et dispos.

Ainsi, l'on reposait en paix dans les premiers monastères bénédictins. Toutefois, c'était une faute sévèrement punie que de sommeiller au delà du moment fixé pour le

1. La huitième heure de la nuit correspond à peu près à deux heures et demie du matin pour la période d'hiver, que le saint avait fixée entre le 1er novembre et le commencement du Carême, la période d'été allant de Pâques au 13 septembre. Le jour et la nuit comprennent chacun douze heures dans la Règle bénédictine, la nuit commençant au coucher du soleil, le jour à son lever. On le voit, c'est d'après l'ordre même de la nature que saint Benoît établit la division des heures bénédictines.

réveil. Le signal donné, les frères devaient s'exhorter mutuellement et se rendre, sans tarder, à l'œuvre de Dieu. Même, afin de mieux éviter toute cause de désordre, on désignait, chaque soir, des veilleurs qui avaient pour mission de donner ce signal.

Leur tâche n'allait pas toujours sans difficultés. Il leur fallait guetter la huitième heure, et l'on ignorait l'usage des horloges. Les vieux coutumiers nous apprennent, il est vrai, qu'on se fiait parfois au chant du coq. Mais, plus généralement, nous dit Cassien, on n'avait d'autres guides, dans les anciens couvents, que les étoiles de la nuit. Guides, à n'en point douter, d'une poésie céleste, mais dont la clarté s'évanouissait durant les heures où quelque nuage venait les cacher aux yeux vigilants.

Alors, les infortunés veilleurs imaginèrent de mesurer le sommeil d'après le temps nécessaire à la récitation d'un nombre déterminé de psaumes.

Sur le dortoir endormi, dans le silence rythmé par les respirations égales, ils entretenaient l'atmosphère spirituelle du mouvement ininterrompu de leur psalmodie intérieure, et, dès qu'ils prévoyaient les derniers versets, sans bruit, ils se glissaient jusqu'à l'église, afin d'allumer les lampes pour l'office et d'annoncer, par un léger tintement de cloche, que le temps était venu de chanter Matines.

Mais, en d'autres monastères, on pratiquait un usage dont il convient de rappeler la touchante simplicité. Les veilleurs ne se rendaient pas à l'église. Dans une attitude d'humilité, ils s'avançaient au milieu du dortoir jusqu'au lit du Père abbé. Là, pendant un moment, ils demeuraient immobiles, enveloppant d'une dernière oraison celui qu'ils révéraient un peu comme l'âme du lieu. Puis, dans un murmure imperceptible, ils hasardaient le verset : *Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam,* « Sci-

gneur, ouvre mes lèvres et ma bouche annoncera ta louange ». Alors, enhardis par les saintes paroles, ils touchaient les pieds de l'abbé en prononçant ce mot unique : *Deus*.

Ainsi, comme l'aube avant l'aurore, la pensée divine éveillait à la vie. L'abbé se levait sans retard. Il se dirigeait vers l'oratoire, sonnait la cloche des Vigiles et commençait à prier lentement, tandis que, l'un après l'autre, venaient se grouper autour de lui ses frères.

Ceux-ci, en ouvrant les yeux, élevaient leur esprit à Dieu. Ils le remerciaient d'avoir protégé leur sommeil et lui demandaient de bénir le jour qui allait naître. Avant de s'agenouiller au chœur, chacun d'eux rendait visite aux autels : avant d'adorer solennellement le Seigneur, ils voulaient, dans l'intimité des ombres, saluer les bons saints vénérés. Chemin faisant, ils priaient pour les défunts et pour les vivants qui forment la grande famille du Christ.

Bientôt, un nouveau coup de cloche les invitait à gagner leur place, au chœur. Là, ils récitaient quinze psaumes, puis ils se tenaient dans l'attente, prosternés avec ferveur sous le regard invisible de Dieu, dans une effusion telle que chacun pût croire sa propre voix plus proche de l'oreille du Seigneur que des lèvres d'où elle s'envolait[1].

Enfin, résonnait un dernier tintement : les novices faisaient leur entrée sous la conduite des maîtres et l'office commençait.

On le voit, les Vigiles nocturnes s'attardaient en de longs préparatifs. Cela, pourtant, n'empêchait point certains frères d'ajouter toute une série de prières à celles qui étaient prescrites.

Avec les siècles, et sous l'influence d'un grand nombre d'abbés, ces coutumes primi-

1. On lit, dans le *De antiquis monachorum ritibus* de Dom Martène, ces mots d'une édification charmante : *Tunc prostratus in loco congruo effundat preces in conspectu Domini magis corde quam ore, ita ut illius vox vicinior sit Deo quam sibi.* L. I, chap. 1, § 27.

tives se sont tempérées et, pour la plupart, elles ont aujourd'hui disparu.



Le pittoresque du lever des moines présente, de nos jours, un tout autre aspect. La raison essentielle en est qu'il n'y a plus de dortoir commun et que la cellule individuelle lui a été substituée dans le plus grand nombre des monastères, depuis le quinzième siècle environ.

Aujourd'hui, dès que la cloche des Vigiles a sonné, un frère se munit d'une lanterne, puis va de cellule en cellule, prononçant ces deux mots : *Benedicamus Domino*, auxquels il est aussitôt répondu de l'intérieur : *Deo gratias*. Chacun doit alors se hâter, mais un intervalle de temps d'une demi-heure est accordé pour les soins de la toilette.

Quoi qu'il en soit, les Matines ont con-

servé leur fraîche beauté des premiers temps. On observe, pour les chanter, l'ordre autrefois établi. Elles débutent toujours par l'invocation *Deus in adjutorium meum intende*, « mon Dieu, accours à mon aide », et par le *Domine labia mea aperies*, qui monte dans les hauteurs de l'église comme un cri d'enfant suppliant son père d'ouvrir ses lèvres afin que lui puisse ouvrir son âme en une prière confiante; et tout le chœur annonce par un *Gloria Patri* retentissant l'objet même de l'exercice matutinal.

Soudain, la grande vague de la prière se soulève vers les voûtes obscures pour les déborder vers le ciel.

Deux jeunes moines s'approchent du pupitre de lecture et entonnent le psaume *Venite exultemus*, « venez et réjouissons-nous ». C'est l'*invitatoire;* ce sont les mots par lesquels les frères sont invités à adorer Dieu. Alors, chacun éprouve dans son âme comme l'ardeur d'une foi nouvelle.

Les dernières ombres du sommeil se sont dissipées. L'office divin peut s'accomplir dans toute sa splendeur. On chante des psaumes au nombre de douze en souvenir des douze portes de la Ville éternelle et pour évoquer les douze heures de la nuit.

Entre les psaumes, revient toujours insinuante, preignante, comme un accent d'éternité, la modulation du *Gloria Patri*, qu'on appelle la doxologie, et les moines, qui sont restés debout pendant la psalmodie, se prosternent à chaque verset final pour se livrer à une courte oraison mentale[1].

Vient ensuite la lecture des leçons. Elle se prolongeait démesurément parfois au temps de saint Benoit. Aussi n'était-il pas rare qu'un frère se laissât aller à la tentation du sommeil. Par une sage prudence, le Père abbé chargeait un de ses moines de prendre une lanterne et d'inspecter à plusieurs reprises l'atti-

1. Saint Benoît appelait ce geste la *reverentia orationis*.

tude du chœur. Celui-ci veillait avec zèle. Voyait-il des yeux se fermer, par trois fois il projetait sur eux l'éclat de sa lanterne; et si les paupières demeuraient closes, il secouait vigoureusement le dormeur, lui mettait sa lanterne dans la main et lui confiait le soin de continuer ce vigilant exercice.

Le chœur répond au lecteur par des chants antiphonés qui alternent avec la voix des chantres. L'abbé donne sa bénédiction, l'hebdomadier[1] dit les prières, tous s'inclinent vers l'autel en une minute de recueillement et de silence dont ne peut imaginer la poignante émotion celui qui n'a jamais franchi le seuil d'un couvent. Puis, le capuchon rabattu sur le visage, ils s'assoient de nouveau dans leurs stalles jusqu'au moment où ils clament la vieille hymne de l'évêque missionnaire de Dacie, saint Niceta, le puissant et magnifique *Te Deum*.

1. Du latin *hebdomada* qui veut dire semaine. Le moine ainsi nommé doit, pendant une semaine, chanter la messe conventuelle et diriger l'office divin.

Un acolyte ouvre ensuite le livre sacré, puis, à la lueur du cierge qui tremble, l'abbé lit à haute voix l'Évangile du jour. Des ombres sont suspendues encore aux chapiteaux, aux voûtes, aux ogives de l'église. Pourtant, sur la conclusion de l'office matutinal chante l'annonciation du soleil, mille voix célestes avant les voix humaines, toute une nature mystérieuse et présente, des hymnes claires, des mots d'aurore, des fleurs entr'ouvertes... Matines! Matines! Sainte lumière d'avant-garde sur la vie...

MES PREMIÈRES MATINES

Le soir était descendu depuis longtemps quand je pénétrai pour la première fois dans un monastère bénédictin. On venait de sonner le couvre-feu. Tous les moines avaient gagné le *Dormitorium*. Seul, un frère convers, le frère portier, me conduisit dans une sorte de petit caveau où il me servit une légère collation. Après quoi, je grimpai, sous sa conduite, un haut escalier tournant pour arriver, à travers une enfilée de corridors aux doubles fenêtres gothiques, jusqu'à la chambre qui m'était destinée. Puis, il me quitta, sans

parler, après une légère inclinaison de la tête.

A vrai dire, je me sentais étrangement dépaysé, et mon premier contact avec le silence monastique me fit l'impression d'un voile lourd qui s'abat sur les épaules et vous étouffe d'un poids de tombe.

Les heures passèrent, très longues me sembla-t-il, et la nuit emplissait encore ma cellule quand un bruit à peine perceptible m'éveilla. On eût dit un murmure traîné, coulé jusqu'à mon oreille pour y mourir sans qu'il fût possible de discerner quel il était, d'où il venait.

Je m'habillai hâtivement et je sortis de ma cellule, marchant à pas étouffés, retenant mon souffle, saisi d'un indéfinissable effroi.

La longue galerie cloîtrée que je n'avais pas pu appréhender la veille en un regard précis m'apparut, impressionnante et belle. Le silence et la solitude y régnaient, impérieux, absolus et graves. Sa profondeur sem-

blait indéfinie, prolongée en des lointains d'ombres suspendues. Par delà les ogives des fenêtres, je n'apercevais qu'un ciel obscur, brumeux, décoloré. En bas s'immobilisait la cour intérieure partagée par les rubans laiteux et gris de ses deux allées en croix.

Je hasardai quelques pas dans la pénombre du cloître, l'oreille tendue et me laissant guider par le murmure attirant. Ce murmure fluait comme un jet assourdi, imprécis, aux contours évanouissants, aux harmonies fuyantes. Il se ramassait par moments en une lamentation dont la sonorité s'enflait, puis, subitement, son écho s'éteignait en un silence d'où la vie se retirait. Silence d'abandon, comme un silence de mausolée. Je l'entendis plus proche enfin quand j'arrivai peu après devant une porte derrière laquelle frémissait un bourdonnement d'oraison. Cette porte franchie, je me trouvai tout à coup sous une petite voûte, comme devant un abîme, dominant de très haut un concert de voix étranges

qu'on eût dit sans timbre, mais pliées à un art certain du rythme et de l'accent.

La petite voûte était celle d'une tribune retirée, juchée au sommet des pilastres de deux colonnes jaillissant du chœur. L'abîme, c'était le vaisseau majestueux, élargi par le jeu des ombres, de l'église abbatiale. Les voix, elles, montaient des stalles, mais je ne pouvais guère deviner la silhouette des moines, cachée, perdue, fondue, en dépit des lampes allumées devant le pupitre des chantres.

Ce fut là ma première impression de Matines.

Aussitôt se précisa dans le champ de ma mémoire le souvenir d'un jour de catéchisme où j'écoutais, avec une attention tendrement émerveillée, les descriptions que me faisait des vigiles primitives un prêtre aimé. — Avant le point du jour, les chrétiens se rassemblaient pour chanter les louanges de Dieu. Le long des voies romaines, parmi les allées et les tombes, des païens attardés voyaient

passer, furtives, leurs silhouettes silencieuses, et, comme on ne pouvait imaginer l'œuvre à laquelle ils accouraient, ils entendaient proférer contre eux les pires accusations.

Les premières communautés chrétiennes ! Ces mots agitaient dans mon âme tout un mystère de beauté. Les assemblées de la nuit, cette vie d'adoration levée avant les feux de l'aurore, tous ces cœurs inquiets de saluer le Maître élu avant le salut impérial du soleil, tout cela jetait en de pieux transports mon imagination éblouie.

Ces fraîches émotions, ces éveils premiers vinrent battre soudainement de toute leur douceur d'appel ma sensibilité déjà remuée. Elle s'abandonna sans résistance. Une caresse d'aube m'enveloppait. Les voix montaient autour de moi comme si leur ardeur eût voulu m'emporter avec elle en des hauteurs insoupçonnées, et, dans le désordre délicieux de ce vertige, le chant sacré m'apportait des mots blancs comme les cierges de mon enfance,

tièdes comme une vapeur spirituelle, *Deus meus ad te de luce vigilo*, « Mon Dieu, je veille pour toi depuis le jour. » *Prævenerunt oculi mei ad te diliculo, ut meditarer eloquia tua*, « Vers toi se sont levés mes yeux au jour naissant afin que je puisse méditer sur tes bienfaits... »

Devancement d'aurore, symbole de la vie à venir, les Matines semblent être situées à la limite du passé le plus reculé et de l'avenir le plus lointain. Quelque chose de surnaturel se meut dans ces vigiles ininterrompues depuis les premiers âges. La mémoire du jeune enthousiasme chrétien vit en elles d'une présence toujours réelle. C'est le geste toujours pareil, c'est la même prière d'aurore, d'aurore quotidienne et d'aurore éternelle. Et c'est aussi la lampe de l'Esprit qui ne s'éteint jamais, alors que le sommeil a confondu les êtres et les choses, c'est la pure flamme qui, pour la paix des âmes humaines,

veille, inlassable, au seuil mystérieux de l'au delà.

Mais le seuil mystérieux, dont la pensée nous semble trop souvent angoissante, s'éclaire, au regard des cloîtres, d'un rayonnement heureux. L'espoir y tremble de toute sa joie fébrile, l'amour y chante de sa voix transfiguratrice. Si bien que l'heure des Vigiles, heure du temps, s'envole au-dessus des heures, au-dessus du temps, très haut dans la vie définitive. Et l'on ne sait si les hommes qui se sont éveillés dans les cloîtres avant que les oiseaux du bon Dieu aient bougé dans leurs nids, sont vraiment les fils de la grande, de l'innombrable, de la pauvre humanité qui dort.

En entendant pour la première fois ces Matines monastiques, je me rappelais l'enthousiasme avec lequel saint Jean Chrysostome écrivait des moines d'Antioche : « A peine sont-ils levés, ils entonnent les psaumes de David, et avec quelle suave harmonie ! Il n'y a ni harpe, ni flûte, ni tel autre instru-

ment qui donne un chant pareil à celui que l'on entend monter, dans le silence et dans la solitude, des lèvres de ces saints. De même, quand ils chantent avec les anges, oui, avec les anges, le *Laudate Dominum de cœlis*, tandis que nous, hommes du siècle, nous reposons encore ou qu'à demi éveillés nous ne songeons qu'à nos misérables desseins[1]. »

Je me souvenais aussi que dans les temps anciens, les Vigiles étaient célébrées non seulement par les clercs, mais encore par les laïcs[2], comme en témoigne une pieuse femme gallo-romaine venue en Terre sainte vers la fin du quatrième siècle dans une relation charmante de son voyage. « Chaque jour, écrivait l'Abbesse Aetheria, car c'est d'elle que je veux parler, chaque jour, avant le chant du coq, toutes les portes de l'Anas-

1. Chrysostome, Homil. xiv, in I Tim., 14.

2. Il exista à Paris, jusque en plein xviii[e] siècle, une Confrérie des Matines », union de pieux laïcs qui assistaient chaque nuit aux Matines à Notre-Dame.

tasis[1] s'ouvrent, et voici qu'arrivent les *monazontes,* — les ascètes, et les *parthenæ,* — les vierges, — et non seulement eux, mais encore les laïcs, hommes et femmes, qui veulent faire vigile. »

C'est donc la pure tradition que les moines continuent aujourd'hui en consacrant cette heure aux louanges divines, comme on faisait dans l'ancienne chrétienté, à Jérusalem, à Antioche, et chez les tout premiers ascètes.

C'est là ce que j'éprouvai, de façon bien vivante, en cette nuit où le son d'une petite cloche et l'écho de la psalmodie m'éveillèrent alors que les voix de la nature se taisaient encore, assoupies. J'en ressentis comme une joie d'enfant, car ce n'était pas seulement les heures innocentes du catéchisme, mais les heures des premiers amis de Jésus, des premiers fidèles du Christ qu'elles chantaient au fond de ma mémoire. C'était mon enfance, et

1. L'église cathédrale de Jérusalem.

c'était mieux : toute l'enfance d'une sainte famille et d'une grande race...

Aussi, quelle ne fut pas ma tristesse quand, voici quelques mois, passant devant une de nos vieilles abbayes bénédictines de France, je la trouvai abandonnée, vide, dénudée! A la regarder, je restai longtemps muet et le cœur serré. Les murs épais, les ogives effilées, les arbres âgés mais robustes, les fines tours de l'église, le charmant clocher, ces pauvres choses silencieuses exhalaient une odeur de cimetière, l'odeur des temps qui ont passé!

Et je songeais : la cloche ne tinte plus qui appelait aux offices et s'allumait comme une étoile sonore sur la paix bénie de la campagne. Elle ne prend plus son vol dans l'espace pour y égrener ses appels réguliers, pareils à d'apaisantes pensées.

Quand la nuit traîne ses dernières ombres, où tourner désormais notre âme pour la bercer des oraisons d'antan qui renaissaient

chaque jour sur les lèvres des moines, dans chaque cellule d'abord, puis au chœur où, dans les mois d'été, elles devançaient le chant des oiseaux.

Parfums de rosée qui montent par les baies gothiques, âme embaumée des bruyères, des foins, des fleurs, du potager, des ruisseaux, des étangs, des bois endormis, n'est-ce pas pour vous que venait éclore le frais office des Matines? On vous respirait dans le préau, dans les longs cloîtres, dans le silence du chœur. Vous mêliez votre souffle léger à la mélopée des chants divins, et les humbles frères mineurs humaient en vous la bonne haleine des cieux.

A vous revoir, vides de vos frères en esprit, il semble qu'une chose essentielle manque à la paix de votre vie. Vous aussi vous chantiez l'office de l'heure matutinale...

Matines, c'est tout cela et c'est tant d'autres choses!

— Pour le savoir, il faut avoir senti sur ses épaules et sur ses lèvres l'acide petite cloche, le frisson blanc de son appel, et sa rosée qu'on dirait une rosée de la grâce.

LAUDES ET PRIME

L'état de perfection n'est pas de notre nature. Mais ce serait un péché grave d'invoquer le spectacle de notre misère pour nous détacher de la contemplation de notre idéal. Il y aurait là comme une négation, et l'on ne peut pas vivre d'une négation. Si éloignés que nous nous sachions de l'objet de notre amour, nous ne désespérons pas de le posséder tant que ne s'est pas éteinte dans notre âme l'attirante musique de son appel, et comme les choses de l'esprit vivent de préférence dans l'intimité secrète de notre être, il n'appartient à nul de nous de détruire, si imprécise, si fuyante soit-elle, leur réalité.

Ces choses, tout individuelles, forment le pur trésor du rêve humain. Elles sont le ciel intérieur où se meuvent sans cesse les ombres attristées et les lumières confiantes. Pour le croyant, elles empruntent la majesté des temples vastes et la douceur mystique des chapelles retirées. C'est là que repose, baignée de clartés mystérieuses, aveuglantes et fraîches, la pensée des frères qui se sont donnés à Dieu, l'image sainte de l'état de perfection.

Aussi bien cette obsédante pensée ne va-t-elle pas sans que des défaillances la viennent troubler occasionnellement.

L'exemple des premiers moines eux-mêmes nous incite à ces réflexions, encore que l'éclat de leur zèle force notre respect.

Entre Matines et Laudes, principalement en hiver, il y avait de longues heures durant lesquelles tout office était suspendu. Or, les Vigiles nocturnes achevées, il arrivait que certains moines se montraient enclins à la fai-

blesse au point de regagner leur couche, préférant ainsi à la mortification du corps la tiède volupté du sommeil.

Contre ce péché honteux s'élevèrent les grands réformateurs de la vie monastique. Saint Benoît d'Aniane n'hésita point, même, à menacer de l'excommunication quiconque s'en rendrait coupable, et seuls trouvèrent grâce devant une prescription aussi rigoureuse les frères malades et ceux qui avaient dû se faire saigner.

A quelle tâche imagina-t-on de consacrer ces heures intermédiaires? La règle du saint patriarche nous l'apprend. « Ce qui reste de temps après les Vigiles (c'est-à-dire les Matines) sera employé à l'étude du Psautier ou des leçons par ceux des frères qui en auront besoin[1]. »

Dès le sixième siècle, on vit donc les enfants et les jeunes moines se diriger, après les Ma-

1. Reg. S. Bened., cap. VIII.

tines, vers le chapitre. Là, ils étudiaient les leçons et apprenaient le Psautier, qu'ils devaient chanter presque entièrement par cœur au cours des offices. Ainsi faisait-on dans la congrégation de Valladolid, où les novices et les jeunes moines ne comptant pas encore cinq années de profession se réunissaient dans la *Lamparilla*, auprès du chauffoir. L'hebdomadier présidait cette assemblée nocturne, et le maître des novices venait s'assurer si chacun s'était acquitté de sa tâche avec conscience.

Les moines déjà formés vaquaient à d'autres exercices. Les uns se promenaient en silence à travers les cloîtres, méditant sur l'Écriture ou des pensées pieuses ; d'autres se livraient à des travaux manuels propres au recueillement de cette heure, comme de prendre soin de l'entretien des lampes.

On arrivait ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aurore, lesquelles donnaient le signal des Laudes, car suivant la volonté du vénérable

Patriarche, elles devaient être dites au point du jour, *illucescente aurora*.

La fraîcheur de la chrétienté naissante se lève ainsi à la fin de chaque nuit, sur l'aube qui s'éveille. Et quand le *Kyrie eleison* a fait entendre par trois fois son accent implorant, quand l'Abbé a murmuré le *Pater* et que les frères ont répondu le *Sed libera nos a malo,* il semble que le jour s'illumine déjà de l'auréole des Vigiles. Aujourd'hui, les Laudes suivent immédiatement les Matines, et cette heureuse disposition supprime la tentation à laquelle succombaient tant de malheureux.

*
* *

Aussi bien l'office de Prime trouve-t-il sa raison d'être dans une cause toute semblable.

Les anciens moines l'ignoraient. La « Règle pour les Vierges », la première, le mentionne pour le dimanche seulement, et c'est la règle

de saint Benoît qui nous en donne la description[1].

Rien ne pouvait avoir raison de la torpeur où somnolaient quelques frères infortunés. Le soleil se levait sur les champs, le coq coquoricait, les arbres s'ébrouaient en d'innombrables pépiements d'oiseaux, une lumière caressante tombait, multicolore, à travers les vitraux de l'église, jusqu'aux stalles, en nappes tranquilles, toute une vie chaude et fraîche montant de l'orient, s'irradiant sur toutes choses et, pourtant, çà et là, sur les côtés du chœur, il y avait encore des têtes en mal de sommeil où s'attardait la molle vision du dortoir!

Les moines de Bethléem, éminemment soucieux de conserver à la discipline ascé-

1. « A Prime on dira trois psaumes séparément, et non sous un seul *Gloria*. L'hymne de cette heure se dira après le verset *Deus in adjutorium meum intende*, et avant de commencer les psaumes. Les trois psaumes étant achevés, on récitera une leçon, un verset et *Kyrie eleison*, puis le renvoi. » Reg. S. Bened., cap. XVII.

tique sa rigoureuse intégrité, voulurent prévenir une si misérable faiblesse.

En conséquence, ils décidèrent d'occuper par un nouvel office le temps qui séparait Laudes de Tierce. Ainsi fut instituée l'heure de Prime, cette « autre Matine », comme l'appelait Cassien qui séjournait alors au milieu de ces moines.

Prime devenait ainsi la prière du jour naissant, l'oraison par laquelle chacun demande à Dieu sa bénédiction pour la journée. Elle rappelait d'autre part l'heure où Jésus fut souffleté chez Caïphe et traîné devant Pilate. A ce même moment aussi, les saintes femmes étaient venues au tombeau. L'heure se faisait donc trois fois sacrée.

Telle elle est demeurée depuis Cassien, telle depuis les moines de Bethléem. Quand, aujourd'hui, le soleil levant vient allumer l'autel aux minutes ultimes de l'aurore, les frères chantent les psaumes qui montaient déjà vers lui à la fin du quatrième siècle. La vieille

prière n'a pas changé. Les âmes, toujours, communient en la même pensée et sous les mêmes formes : toujours les mots embaumés s'envolent avec des souplesses d'encens vers la lumière nouvelle, mots de beauté comme ceux du *Deus qui es sanctorum splendor mirabilis*, « Dieu, toi qui es la splendeur admirable des saints » ; — mots de bienvenue comme dans le *Jam lucis orto sidere*, « Déjà l'astre du jour s'étant levé » ; — mots d'appel comme ceux de *l'Exsurge Christe adjuva nos*, « Lève-toi, Christ, et viens-nous en aide », que font retentir les lèvres du chantre.

Toute beauté, toute promesse, toute rosée, Prime ouvre son regard sur le soleil comme Matines, du chœur vigilant encore noyé d'ombre, épie la première lueur d'aube où tremble la vie.

Aujourd'hui, dans presque tous les monastères, avant l'entrée solennelle des moines, l'église prend un aspect de ruche sacrée.

A peine les cloches ont-elle sonné l'An-

gélus que les autels des bas-côtés voient arriver, la tête coiffée de l'amict blanc, précédés par un novice ou par un frère lai, autant de Pères portant pieusement le calice de la messe. Le saint sacrifice se multiplie. L'agneau est immolé pour la rédemption des péchés humains, et le mystère se réalise par les mains consacrées des prêtres au murmure des mots rituels, dans l'harmonie des gestes discrets et des attitudes humbles.

Messes basses qui se suivent sans interruption jusqu'au moment où le dernier Père achève son ministère sacré, messes silencieuses n'ayant d'autres témoins que de pieux campagnards accourus là fidèlement au son clair de la cloche, dans l'aimable mirage de la grâce divine. La nuit s'attarde encore sous les voûtes. Sur les ors des autels flamboie mollement l'incertain reflet des lampes. Dans la demi-obscurité de l'heure, les images se meuvent, doucement indécises, comme sur des eaux de rêve, le cœur se laisse aller au

langage simple de son émotion, goûtant une chère volupté qu'il ne retrouvera plus que le soir, à Complies. Il s'élargit lentement, irrésistiblement, indéfiniment, comme un lac aux limites fuyantes où, seule, se réfléchit la lumière du ciel, où seule, se recueille immensément, souverainement, la paix.

Charme puissant de ces messes basses, insoupçonné des villes, réservé aux solitaires d'ici-bas, dans quelle énergie sainte ne trempez-vous pas les âmes accourues vers vous de toute la pureté de leur élan? Séduction, confiance, bien-être intime, douceur mystique, caresse des yeux et des oreilles, c'est par ces voies simples qu'elles viennent à vous, docilement. Chacun de ces autels leur est comme un autre foyer, celui où on ne parle pas, celui où on éprouve dans un bon silence, calme, les confidences surnaturelles du Seigneur.

Sans doute, l'état de perfection n'est pas de ce monde. Mais la distance qui nous en sépare ne s'abrège-t-elle pas à certaines minutes

d'au-delà, d'au-dessus des choses, en ces rares lieux isolés, abrités contre le grand fleuve humain ? Il semble alors plus proche. On dirait qu'un peu de sa réalité va être saisi par les doigts immatériels de notre sensibilité.

Cette vérité, le campagnard la respire dans le recueillement tranquille de ces messes basses. Et quand, par un effort patient, le moine a triomphé des tentations de la volupté, il sait admirablement que, soulevé par la musique de son amour, son temple intérieur élève son âme continûment, sûrement, vers Dieu en même temps que s'allège un peu plus chaque jour le poids lourd de ses misères originelles.

Il n'est pas d'aurore qui ne le lui chante dans son *Jam lucis orto sidere*, il n'est pas une heure qui ne l'en assure plus allègrement que Prime.

LE CHAPITRE

Dans chaque monastère, on peut remarquer, non loin de l'église, un lieu particulièrement sévère et imposant. C'est la salle capitulaire. Si l'église est l'âme souveraine de la vie claustrale, le chapitre apparaît, en quelque manière, comme sa tête organisatrice. L'une convie l'esprit à tous les élans, l'autre l'administre avec méthode dans ses manifestations temporelles. C'est là, notamment, qu'entre autres tâches on procède à la distribution du travail.

Autrefois, on élevait toujours le chapitre dans la partie du cloître tournée vers l'orient.

Parmi les pieux exercices qu'on y pratiquait, une place était toujours réservée à la lecture d'un chapitre de la Règle, *capitulum*. De cet usage lui vint le nom qu'il conserva désormais.

Le plus souvent, un charme profond, un charme intime habite ce lieu vénéré où se rassemblent les membres de la communauté. Si le profane avait le pouvoir d'y pénétrer, il y assisterait à de véritables réunions de famille, un peu austères peut-être, mais non dénuées de cette fantaisie prime-sautière qui ne manque pas de se trahir là où sont réunies des âmes pures. On le verra bientôt quand je parlerai des coulpes.

Sitôt achevé l'office de Prime, les frères se forment en cortège et se rendent au chapitre, en observant strictement le silence, deux par deux, les anciens en avant, les enfants à leur suite. Dès qu'ils sont entrés, ils échangent entre eux un salut discret, puis s'assoient.

Le seuil franchi, on aperçoit immédiatement, dressé dans sa douloureuse simplicité,

un crucifix dont les bras impérieux incitent l'assistance au recueillement.

Du centre de la salle, jaillit une colonne large et basse d'où s'élancent, en une gerbe multicolore, les courbes ogivales des arceaux gothiques, et, tout autour, le long des murs, sont assujettis des bancs de bois. C'est là que les moines s'immobilisent dès que l'acolyte [1], son pupitre placé devant la colonne basse, entreprend de chanter le martyrologe.

Car c'est un nouvel office que cette première réunion capitulaire qui, sans transition, succède à Prime, mais un office d'un caractère particulier, quasi familial comme il apparaît au moment de la prière avant le travail, à la lecture du nécrologe et, surtout, à la confession des coulpes.

Le chant du martyrologe, par lequel s'ouvre le chapitre, n'apporte-t-il point déjà, sur les flots lents de son murmure, l'insinuant parfum

1. L'acolyte a pour fonction principale de seconder les diacres et sous-diacres dans le service de l'autel.

des vieux âges, de l'âge des ancêtres, tout somnolent, tout fané, mais respirant encore sur les lèvres de l'acolyte ?

C'est la gloire chrétienne qu'encensent chacun de ses mots, chacun de ses noms. Et le nombre est presque sans limites de ces vocables auxquels demeure suspendue la mémoire des martyrs et celle aussi des vierges et des confesseurs, frères aimés, sœurs vénérées, tout l'humble, tout l'héroïque, tout le divin troupeau des témoins de la foi.

Ils sont innombrables ces noms respectés, ils sont, eux aussi, un peu de la poussière des âges. Usuard, le minutieux Usuard qui les rassembla en un trésor merveilleux, parvint à en compter plus de trois cents pour chaque jour... Aussi le chant de l'acolyte ne suffit-il point à une pareille remémoration et la prière s'achève-t-elle sur la formule que bien des frères prononcent à regret : « Et ailleurs beaucoup d'autres martyrs et de saints confesseurs... »

Cette remémoration s'accompagne de l'annonce de fêtes. Chaque jour de la semaine correspond, en effet, à une *feria*, et c'est la fête du Seigneur, celle de la Vierge, celle des saints, celle des martyrs.

L'hebdomadier prononce ensuite un souhait commençant par les mots : *Isti et omnes sancti*, « ceux-ci et tous les saints », les saints dont on vient de rappeler les noms et tous les autres. Alors les frères se recommandent à la protection des disparus, les oubliés comme les privilégiés, endormis à jamais dans le sein des félicités éternelles.

On procède ensuite à la distribution du travail. Mais auparavant, on adresse une prière à Dieu afin qu'il sanctifie la tâche de chacun. L'abbé donne sa bénédiction, et cette minute est considérée comme la dernière du silence de nuit [1].

1. Aussi les anciens ordinaires monastiques nommaient-ils le verset *Deus in adjutorium meum intende*, qu'on appliquait à ce moment à la distribution du travail, *Versus ad solvendum silentium*.

D'autre part, un usage que jamais on n'oublierait de pratiquer à ce moment, c'est la lecture du nécrologe. Usage touchant entre tous, plus significatif encore que le chant du martyrologe. On sait que, pour l'esprit bénédictin, le travail est, avec la prière, le guide le plus sûr dans le chemin de la perfection. Aussi est-il bon que chacun, avant d'entreprendre le labeur assigné, tourne sa pensée vers les frères défunts qui revendiquèrent leur part du saint effort avec une piété particulièrement édifiante.

Au livre du nécrologe sont inscrits les noms de ces défunts chers à l'ordre, la plupart, membres de la famille bénédictine, beaucoup ne se rattachant à elle que par les bienfaits dont ils la dotèrent ou par la « confraternité » que leur mérita leur dilection pour elle.

Lire ces noms, c'est entretenir dans une grande famille l'esprit qui fut sa force et dont le souffle pur doit se transmettre indéfiniment, ne jamais mourir, comme la lampe sainte de

l'autel. Il n'est pas besoin d'une longue méditation pour respirer la fraîcheur de source qui s'élève de ces noms, et l'on comprend à quelle opportune inspiration obéit cet évêque du septième siècle qui résolut d'appeler « livre de vie » les pages où tant de souvenirs continuent à parler.

Enfin, pour ceux qui sont morts ce jour-là, la communauté dit le *De profundis.*

Mais de nouveaux venus sont entrés dans la salle capitulaire. Leurs longues barbes tombant sur leur poitrine rappellent la barbe patriarcale de saint Benoît, telle qu'on peut la voir sur tant d'images et de médailles. Ce sont les frères lais. Rangés en plusieurs files devant l'abbé, ils attendent.

A ce moment, l'acolyte donne lecture d'un chapitre de la règle, après quoi, l'abbé s'adresse à ses fils en un langage où, paternellement, il dit les vertus efficaces de la sainte obéissance [1].

1. Dans les anciens monastères, l'abbé ne se contentait

Vient alors la confession des coulpes. Cet exercice disciplinaire diffère de la confession sacramentelle en ce qu'il n'a d'autre objet que l'aveu des fautes extérieures. L'état de perfection se proposant constamment à l'effort du bénédictin, il semble naturel que celui-ci ne doive souffrir aucune défaillance. Pour chaque délit, saint Benoît voulait qu'on fît satisfaction, de telle sorte qu'un mauvais exemple donné aux frères ne demeurât jamais impuni.

Ce moment du chapitre, si important qu'il constitue le chapitre proprement dit, ne diffère guère aujourd'hui de ce qu'il était autrefois. Cependant les anciens moines se montraient plus rigoureux que leurs frères actuels, et les abbés distribuaient fréquemment et généreusement la peine de la verge en mémoire du sage qui avait écrit: « Frappe ton fils de la

point de paroles familières. Aux jours de fêtes spécialement, il prononçait de vrais sermons. Et nous devons à cet usage d'admirables morceaux d'éloquence, tels que les discours de saint Bernard. Aujourd'hui, une simple conférence reportée à l'après-midi tient place de ces homélies abbatiales.

verge et tu délivreras son âme de la mort. »

L'abbé s'écriait, tout comme aujourd'hui: *Loquamur de ordine nostro*, « Parlons de notre ordre. » A ces mots, les coupables se laissaient tomber à terre, se proternant de tout leur long. L'abbé reprenait: *Quid dicitis?* « Qu'avez-vous à dire? » A quoi ils répondaient: *Mea culpa.*

Ensuite, après avoir été individuellement désigné, — les novices d'abord, puis les convers, enfin les moines du chœur — chacun d'eux venait confesser sa faute. Prosterné de nouveau, ne bougeant plus, il attendait son jugement.

L'abbé mesurait alors la gravité du délit et prononçait la peine: jeûne, prières spéciales, un, deux ou plusieurs psaumes, enfin les verges.

L'exécution de cette dernière peine n'allait pas sans un cérémonial quelque peu pittoresque. Le moine condamné s'asseyait à l'endroit même où il se trouvait. Relevant sa

coule, il la posait sur ses genoux, puis par l'ouverture de sa tunique, il dégageait ses bras et tout le corps jusqu'à la ceinture. Après quoi, tout honteux, la tête inclinée, il restait muet, n'entr'ouvrant les lèvres que pour balbutier de temps à autre: *Mea culpa* et *Ego me emendabo*: « Je m'amenderai » — qu'il devait répéter fréquemment durant le temps de la correction, — celle-ci ne prenant fin que sur l'ordre de l'abbé.

Alors, avec l'aide d'un frère, il rentrait son corps et ses bras dans sa tunique. Et, de nouveau, l'immobilité lui était prescrite jusqu'au moment où l'abbé lui disait : *Ite sessum,* ce que nous devons traduire en langage familier par ces mots: « Va t'asseoir. »

Le pénitent s'inclinait aussitôt et regagnait sa place[1]. Est-il besoin de le dire ? Cette peine des verges ne pouvait manquer de faire germer dans le champ des imaginations chaudes

1. Jamais un inférieur ne devait frapper un supérieur, mais un supérieur un inférieur, ou un égal un égal.

d'effroyables visions. Aussi bien, de nombreuses annales bénédictines nous rassurent-elles en affirmant qu'on procédait avec discrétion et charité. Toutefois, elle était d'un usage fort courant, et, dans la plupart des monastères, il se faisait une grande consommation de verges. La vigilance des frères grainetiers se trouvait mise sans cesse à l'épreuve, et l'une de leurs tâches assidues consistait à pourvoir le chapitre de verges de toutes les tailles.

Avec le temps, la pratique de cet instrument biblique s'est considérablement atténuée, et elle se trouve être aujourd'hui tout à fait abandonnée. Seuls, les Prémontrés reçoivent parfois au chapitre un coup unique, lequel n'est que simulacre et pure cérémonie.

Le moine s'accuse en présence de l'abbé et de ses frères. Il s'agenouille pour écouter les remontrances que lui adresse le supérieur, puis, après avoir reçu sa pénitence, il regagne sa place, le cœur satisfait.

La confession des coulpes ne s'entoure pas toujours et nécessairement d'une austérité froide. Parfois, même, il n'est pas trop de l'aspect sacré du lieu où elle s'accomplit pour réprimer la douce gaieté qu'elle ne manquerait pas de provoquer ailleurs. Le chapitre connaît, lui aussi, des minutes de bonne humeur, et je ne suis pas sûr que le visage imberbe des Pères demeure toujours imperturbable. Pour dissimuler le sourire qui le vient détendre, il lui faudrait, en effet, la longue barbe des frères lais. J'ajoute que, dans plusieurs monastères, on pratique la confession des coulpes au réfectoire, le vendredi au repas de midi, et non plus seulement au chapitre. C'est ainsi que je fus témoin de ces exercices d'édification et que je puis en rapporter au moins un qui me parut savoureux.

Pour la confession de la coulpe, il est d'usage que le coupable tienne en mains, chaque fois qu'il n'y a pas impossibilité à le faire, le corps du délit. Fidèles à cette pres-

cription, deux frères vinrent s'agenouiller un jour devant le Père abbé. L'un faillit soudain glisser à terre de tout son long et commettre ainsi une faute autrement grave que celle dont il s'accusait. Par un geste maladroit, il avait, alors qu'il nettoyait les marches de l'autel, écorné le col d'un vase aux proportions respectables. Sans plus discuter, humblement, il était venu au réfectoire, comme il se serait rendu au chapitre, et là, embrassant la potiche de ses deux bras, il avait pu s'agenouiller à grand'peine. En un mouvement fâcheux de balancier à l'équilibre instable, il sollicitait un pardon que la sagesse du supérieur lui faisait douloureusement attendre.

A côté de lui se tenait modestement un frère un peu gauche. Le crime de celui-ci, c'était d'avoir brisé un cierge par le milieu. Les yeux fermés pour mieux méditer sur sa faute, il tenait ce long cierge de ses mains jointes, et il ne voyait pas que, la tige supérieure formant angle avec la partie qu'il étreignait dardait son

extrémité droit sur l'abbé, et qu'ainsi braquée la cire prenait l'apparence d'une arme menaçante.

Ce jour-là, tandis que l'abbé considérait d'un œil tranquille ses deux fils infortunés, il y eut sur les bancs, tout au long des murs, un imperceptible mouvement de saine gaieté.

La vision des verges avait pâli.



Au demeurant, la confession des coulpes purifie le cœur et l'esprit. Les coupables s'y allègent du poids de leur faute. Les autres, plus heureux, méditent avec fruit sur l'efficacité de la leçon.

Dès qu'elle a pris fin, les moines peuvent entreprendre le labeur du jour.

Le Père abbé quitte alors le chapitre, les Pères le suivent et les frères lais sortent les derniers. Chacun se rend là où son devoir

l'appelle, et, dans la lumière qui s'est levée, magnifique, sur les champs et sur la maison monastique, commence, active, paisible, belle comme un hymne au ciel aimé, l'œuvre sainte du travail.

LE TRAVAIL

Une opinion volontiers répandue dans la foule veut que les moines ne se consument point en travaux épuisants et que l'enceinte d'un monastère soit l'abri d'un morne far-niente plutôt que le rempart derrière lequel on besogne et on peine.

Il en est, hélas! de cette opinion comme de tant d'autres; le souci de la vérité n'est point son fait, et c'est une vieille habitude de l'esprit humain de simplifier agréablement les questions à la solution desquelles ne le désigne point une particulière compétence.

Le saint fondateur de l'Ordre écrivait que l'oisiveté est l'ennemie de l'âme et les

moindres détails de la règle manifestent avec quel soin il s'employa à faire de la journée de ses fils une journée d'activité méthodique et féconde.

Dans l'esprit du grand patriarche, cette activité ne reposait pas seulement sur la nécessité pour chacun de gagner la place privilégiée que lui créait son entrée dans la société bénédictine, elle se fondait sur une raison d'ordre spirituel qui lui conférait un caractère sacré.

La fin poursuivie par le travail, c'est la sanctification de l'âme. En développant les énergies du corps, il fortifie la vie de l'esprit. Il humilie l'orgueil, purifie le cœur, s'unit aux efforts de la prière pour mieux pénétrer de la pensée divine la conscience qui s'est vouée à son service.

Avec l'oraison, le travail est proprement le devoir essentiel du moine bénédictin. Avec elle, il se partage les heures de la journée, et celui qui, dans la pratique, méconnaît ce prin-

cipe fondamental de l'état de perfection, se rend coupable d'une sorte de sacrilège.

« Un moine oisif, écrivait l'éminent abbé de Beuron, Dom Maur Wolter, imprime une flétrissure à toute la famille qui l'a reçu ; il en aggrave les charges et les embarras; il n'est qu'un voleur, un parasite[1]. »

Enfin, le travail monastique s'anoblit en ce qu'il exprime la soumission de la volonté à la loi sainte de l'obéissance.

Envisagé dans cet esprit, le travail manuel ne saurait être inférieur à celui de l'intelligence, et, mieux souvent que ce dernier, il peut enrichir une âme en l'ensemençant des précieuses vertus du renoncement.

Cependant, ce n'est qu'à bon escient que le Père abbé assigne les tâches. La capacité de chacun guide son choix autant que le souci de son profit spirituel, et ce n'est que par une exceptionnelle curiosité d'expérience qu'il

1. Dom Maur Wolter, *Vie Monastique*, V. 83.

ordonne des besognes semblables à celle que nous rapporte Cassien.

Un jour, en effet, l'abbé d'un monastère voulant éprouver la foi d'un de ses fils, lui ordonna de planter en terre un morceau de bois et de l'arroser quotidiennement jusqu'à ce qu'il se couvrît de fleurs. Le moine, sans murmurer, tout joyeux de donner la mesure de son obéissance, s'empressa d'exécuter cet ordre, et il fallut que l'abbé, au bout d'une année, lui enjoignît de cesser la besogne pour qu'il mît un terme à son inlassable zèle.

Épreuve déconcertante, à n'en point douter, pour une intelligence fermée à la logique des choses spirituelles, spectacle admirable pour les yeux du mystique qui n'accorde aux œuvres d'autre utilité que celle de sa fin idéale, ici l'obéissance pour l'obéissance, ou, pour mieux dire, d'autre intérêt que le plus absolu désintéressement.

On le voit, la lumineuse parabole de

Marthe et de Marie n'a rien perdu de sa troublante vérité.

*
* *

Autrefois, c'était au chapitre, à l'heure de prime, que l'abbé ou le prieur répartissait le travail. La prière dite, il remettait à chacun les outils qui convenaient à sa tâche, et les frères, deux par deux, ou seuls, se rendaient au lieu désigné, en silence ou en chantant des psaumes souvent admirables, comme celui que nous trouvons indiqué dans la Règle des Vierges : *Sit splendor Domini Dei nostri super nos.* « Que la splendeur de Dieu Notre-Seigneur rayonne sur nous. »

C'était, d'ailleurs, une coutume ancienne que de chanter pendant le travail. Les psaumes, l'alleluia montaient des poitrines haletantes vers le ciel bleu. Il en était ainsi déjà au temps de saint Jérôme, dans les champs de Bethléem, et je relève dans la *Regula Tarnatensis*, ces pittoresques recom-

mandations : « Le laboureur, en tenant le manche de sa charrue, chantera *alleluia*; le moissonneur, trempé de sueur, s'entraînera en psalmodiant, et tandis que le vigneron émondera avec sa faucille le cep recourbé, il murmurera quelque psaume du roi David [1]. »

Aujourd'hui, la division du travail s'opère plus librement. Chaque moine entreprend la tâche à laquelle l'ont préparé son éducation et ses études. L'abbé, dont l'autorité reste, d'ailleurs, la même, intervient avec souplesse et intelligence, autant à la façon d'un père qui conseille que d'un maître qui commande.

Le travail fini, les frères rapportent leurs instruments au prieur qui se rend compte de la besogne accomplie. On dit alors une prière, afin que le labeur s'achève comme il a commencé, dans l'oraison.

Après quoi, l'heure appartient au délassement de la récréation.

1. Rapporté par Dom Martène, *op. cit.*, p. 72.



Le travail des cloîtres, nous l'avons vu, est de deux sortes : celui du corps et celui de l'esprit. C'est dire que les genres d'activité les plus différents concourent à féconder la vie monastique.

Un cloître bénédictin, c'est une grande cité dont l'édification, l'économie et le mouvement sont dus à la pure initiative des moines. Il n'est pas une porte, pas un chapiteau que l'un d'eux n'ait sculptés, pas une table, pas un siège qu'ils n'aient confectionnés, pas un arbre, pas une fleur qui ne soient le résultat direct de leur effort.

Je me souviens de l'émouvante impression que je ressentis quand j'entrai pour la première fois dans une église abbatiale. C'était le matin, quelques moments avant la messe conventuelle. J'allais en silence le long d'un des bas-côtés, effleurant quelques frères lais agenouillés, çà et là, la tête renversée, les

yeux extatiques et les bras en croix, immobiles, devant des images saintes, lorsque j'entendis, tombant du haut des voûtes, un murmure de psalmodie.

Je me penchai aussitôt et j'aperçus, juché à la façon des plâtriers, contre la paroi supérieure de la nef, un moine armé d'une palette et de pinceaux. Chaque matin, il se hissait jusque-là, comme une prière; il ascendait vers les voûtes et, se berçant de psaumes aimés, il traçait sur la pierre les grandes scènes de la Bible, les figures des vieux patriarches, l'histoire de l'adoration chrétienne.

Œuvre toujours anonyme, l'œuvre des moines porte en elle un étonnant caractère de sainteté. L'orgueil du nom s'abolit, la trace de la création s'efface. Œuvre commune où les mérites se fondent, où les talents s'égalisent en une même humilité d'oubli.

Ce matin-là, et plus encore dans la suite, il m'apparut que l'église abbatiale avait surgi progressivement, patiemment, d'un inlas-

sable élan, d'une ferveur continue, réfléchie, surchauffée.

Ce que faisait là le jeune moine artiste, c'était un acte de beauté naturellement issu d'un mouvement d'amour. Et, à cette même minute, tous ses frères, chacun dans l'ordre de sa capacité, l'accomplissaient également. Et cela jusqu'au moment où la cloche de la tour ayant tinté, le temps de la prière arrivât et permît de puiser des réserves nouvelles pour les autres labeurs à venir.

La ruche mystique est toujours en travail. La totalité de ses ressources, elle les tire de son activité propre. Phalanstère idéal, synthèse d'humanité en fonction de perfectionnement continu... Et je songeais, avec plus de mélancolie encore, à l'image barbare que trace de ces vigilantes cités l'opinion des hommes[1] !

1. *L'Idéal monastique et la Vie chrétienne des premiers jours* par un religieux bénédictin de l'Abbaye de Maredsous, Paris. Beauchesne, 1912. — L'auteur écrit fort justement : « Il n'est point difficile de répondre que l'utilité

Sous les démonstrations probantes de la critique, l'obscurantisme du moyen âge, crime de lèse-majesté des moines, s'évanouit quotidiennement en grises fumées de légendes. Il ne semble guère discutable que celui qui, un jour, entreprendra de décrire l'action sociale des monastères à cette époque enrichira d'un de ses chapitres les plus essentiels l'histoire de la civilisation.

Que de noms se lèvent spontanément dans la mémoire : le Mont-Cassin, en Italie ; Cluny, Cîteaux, Saint-Maur, Solesmes, en France ; Fulda, Ratisbonne, en Allemagne ; Saint-Gall, Einsiedeln, en Suisse ; Westminster, en Angleterre ; Montserrat, en Espagne ; tant d'autres ! lumières vives, foyers agissants dont le rayonnement ensemença, pour les

d'une abbaye bénédictine est plus évidente que jamais, que cette mission est de représenter aux yeux des peuples, concentré comme dans un puissant foyer, tout ce qui se trouve épars, dans la grande Église de Dieu, de lumière et de chaleur, de force et de tendresse, de vertu et de grandeur, d'intensité de vie spirituelle en dedans comme de bienfaisante et irrésistible influence au dehors. » P. 92.

plus riches moissons, les champs de la terre, la sensibilité du cœur, la pensée de l'intelligence, les trésors de l'érudition[1].

L'agriculture enseignée aux populations pauvres, les manuscrits conservés et trans-

1. A ce propos, on lira avec fruit le beau livre de Dom Usmer Berlière, O. S. B. : *L'Ordre monastique des origines au* XIIe *siècle*, (Abbaye de Maredsous, 1912), et particulièrement le chapitre intitulé : « l'Œuvre civilisatrice ». — Déjà, dans les *Origines de la France Contemporaine* l'Ancien régime, t. I, p. 6-7, H. Taine écrivait cette page évocatrice :

« Dans les campagnes dépeuplées par le fisc romain, par les révoltes des Bagaudes, par l'invasion des Germains, par les courses des brigands, le moine bénédictin bâtit une cabane parmi les épines et les ronces, *inter vepres et spinas.* Autour de lui, de grands espaces jadis cultivés ne sont plus que des halliers déserts. Avec ses compagnons, il défriche et construit, il domestique les animaux à demi-sauvages, établit une ferme, un moulin, une forge, un four, des ateliers de chaussures et d'habillement. Par son travail intelligent et volontaire, exécuté en conscience et conduit en vue de l'avenir, il produit plus que le laïc... Ainsi se forment de nouveaux centres de populations... Il recueille les misérables, les nourrit, les occupe, les marie... Par degrés, leur campement devient un village, puis une bourgade. L'homme laboure dès qu'il peut compter sur la récolte et devient père de famille sitôt qu'il se croit en état de nourrir ses enfants. » — Cité dans la 2e édition de *Une Journée chez les moines*, Maredsous, 1912.

crits pour les générations futures, toute une flore esthétique greffée sur les domaines des arts, le patrimoine par eux légué soutient allègrement les comparaisons. Et c'est merveille de voir aujourd'hui encore, par delà son apparence d'anachronisme, la beauté intacte de l'organisation monastique. Loin que la civilisation moderne en ait été exclue, les moines lui ont demandé le secours de son progrès. Mais ils ont eu à cœur de conserver ce qu'elle laisse perdre, ce qu'elle ruine impitoyablement avec les années : le décor spirituel qui fait plus belles les choses et plus hautes les âmes.

* *

Ce décor spirituel n'adoucit-il point la dureté de l'effort ? Il n'est que de franchir le seuil d'un cloître et de se mêler, durant quelques jours, à son activité intérieure pour éprouver l'impression d'une harmonie de toutes les mi-

nutes, enlaçante, insinuante, lénifiante, musique du Seigneur dont s'enchante et se fortifie tout labeur, musique dont une intelligence non initiée peut ne pas saisir la vertu mystique, mais dont un cœur sensible ne manque pas de subir le charme pénétrant.

Mais la musique claustrale porte sur ses ailes plus et mieux que de pures séductions esthétiques. Comment réaliserait-elle, autrement, la force multiple qui fait l'âme de sa beauté? Elle respire dans son souffle l'esprit d'union sans lequel il n'est pas de société viable, l'esprit d'amour sans lequel il n'est pas de vie chrétienne.

Si, en effet, on pratique au monastère la division du travail, on n'y connaît point l'abîme des classes. Le communisme n'y est pas un simple mot, mais une pensée vivante et un acte effectif. Sans doute, les frères lais sont-ils chargés des travaux manuels pour la plus large part et, s'il y a des tâches différentes,

elles sont l'effet de la nature, non de la volonté mauvaise. L'obéissance les égalise, l'esprit au nom duquel elles s'accomplissent leur donne, seul, et leur mérite et leur valeur.

Afin de démontrer cette vérité, il arrive souvent que le Père abbé enjoint à l'un de ses fils d'abandonner une fonction pour en assumer une toute différente. Un moine m'affirmait récemment que cet usage est courant dans la plupart des cloîtres bénédictins et que l'abbé le pratique une fois l'an, à des dates, d'ailleurs, indéterminées. Or, une pareille épreuve pourrait-elle n'être pas une source de déceptions et de chagrins? On imagine aisément avec quelle résignation triste tel Père, adonné depuis des mois à une tâche artistique, abandonnera l'œuvre choyée pour prendre peut-être la charge du Père cuisinier.

Aussi bien, l'abbé procède-t-il judicieusement, avec intelligence et bonté. Mais l'ordre qu'il a donné doit être accompli sans retard, mieux encore, allègrement. A la soumission

joyeuse du moine on mesure la qualité de sa vocation et la résistance de sa foi. Par la spontanéité de son obéissance, il atteste que la signification du travail ne lui échappe point et que la fin poursuivie n'est pas uniquement la réalisation de tel ou tel chef-d'œuvre périssable, mais d'un progrès vers l'état de perfection, lequel ne s'opère que par les voies de l'humilité et du renoncement.

*
* *

En principe, les moines se trouvent donc appelés à remplir toutes les fonctions qu'engendre la vie du cloître. Dans les premiers temps, le travail des mains l'emportait de beaucoup sur le travail de l'intelligence. La prière, seule, semblait suffire aux exigences de l'esprit, et nombreux étaient les frères qui ne savaient écrire.

Avec le temps, l'esprit d'étude se répandit dans les cloîtres et, vers le onzième siècle, on

trouva bon de répartir les travailleurs en deux groupes, d'après leurs capacités propres. Les frères nourris d'études et munis des ordres sacrés devinrent les Pères de chœur, tandis que les humbles, venus de la campagne pour chercher dans l'ombre de l'abbaye l'abri de la discipline et la douceur de l'oraison, reçurent le nom de frères lais ou frères convers.

Ceux-ci ne prononçaient que des vœux simples dont l'abbé pouvait toujours, de sa propre autorité, les relever. Ils ne participaient aucunement aux soins administratifs de la maison et ils n'étaient point revêtus des différents caractères du prêtre.

Ces deux groupes, éléments essentiels de la société monastique, vivent aujourd'hui encore, côte à côte, fraternellement, perpétuant, eux aussi, dans une large mesure, la parabole de Marthe et de Marie.

L'impression que produisirent sur moi ces braves frères convers fut un peu terrifiante

quand je les vis pour la première fois, avec leurs barbes abondantes, leurs sourcils épais et leur rude stature, mais il me suffit de rencontrer leur regard pour connaître la douce bonté que le Dieu de leurs prières accumule dans leur âme.

La tenue du potager, la culture des vignes et des champs, la joyeuse besogne des récoltes et de la fenaison qu'ils partagent avec les novices, la serrurerie, les soins divers qui assurent le service du monastère, tout cela compose la part de leur activité.

Encore qu'ils puissent constituer, selon la volonté du Père abbé, la part de tous les frères indistinctement, on réserve aux Pères de chœur les travaux d'un autre ordre. La paléographie, l'hagiographie, la patrologie, la philologie, l'histoire et principalement l'histoire de l'art, voilà les domaines où s'exercent leurs investigations. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que c'est à l'obéissance, âme du travail monastique, que l'érudition

doit ses découvertes les plus rares, et, dans cet ordre de recherches, on ne peut invoquer, pour rencontrer un effort comparable à celui des Bénédictins, que l'exemple récent des études laborieuses dont l'Allemagne contemporaine aura été le berceau.

Mais le monument dont la pensée doit éveiller, dans une sensibilité cultivée, la vision d'une tâche vraiment sacrée, c'est celui qu'ils ont dressé et conservé en l'honneur de la beauté religieuse. Je parlerai ailleurs du souci d'esthétisme qui se dégage de leurs moindres préoccupations ; mais comment ne pas rappeler, dès à présent, que la beauté constitue l'une des fins essentielles de leur activité ?

Dès sa découverte, l'imprimerie fut pratiquée avec zèle dans les monastères bénédictins. Mais, comprenant la part qu'on doit faire et au progrès et à la tradition, les moines n'en continuèrent pas moins de transcrire les anciens manuscrits, de peindre sur les vélins les enluminures et les miniatures qui sont au-

jourd'hui leur richesse et que, par ailleurs, nous aimons à retrouver au hasard des missels fanés et des antiphonaires vieillis.

Tradition pure que celle de la beauté bénédictine ! De nos jours, les moines continuent à accroître son trésor. De même qu'ils enseignaient aux hommes des champs à défricher la terre, c'est pour eux un devoir de perpétuer dans leurs écoles d'art le sens intact du beau.

Imagerie, statuaire, architecture, numismatique, musique sacrée, chaque âge voit refleurir ces branches à la sève toujours jeune, toujours forte. Qui ne s'est arrêté à Maredsous, au Mont-Cassin, devant ces peintures aux lignes charmantes dans leur sévérité de simplisme voulu où la Congrégation de Beuron fait revivre l'esprit de la fresque primitive ? Qui ne s'est senti pénétré, comme d'une fraîcheur de printemps, par ces *Cantiques Mariales* écrits par le savant Dom Pothier dans la manière des anciennes mélodies grégoriennes ?

Mais il est encore un travail, tout différent, qui, dans les monastères modernes, fait l'objet d'une vénération identique à celle dont on l'entourait au temps passé, c'est la lecture, la sainte lecture, source toujours féconde de méditation, nourriture toujours vivifiante de l'âme.

Après les reliques, les livres comptent parmi les richesses essentielles du cloître. Un cloître sans livre, disait un ancien dicton, est pareil à un camp sans arsenal. *Claustrum sine armario, quasi castrum sine armamentario.*

Dans le calme de la cellule, dans la salle capitulaire, parfois au réfectoire, les frères se livraient à cette pieuse besogne. Et ils devaient y employer toute l'attention de leur esprit, car il leur fallait montrer à l'abbé, par des commentaires détaillés, le profit qu'ils en avaient retiré pour la vie de leur âme. Si l'examen n'était point favorable, le frère devait recommencer la lecture, et tandis que, sans murmurer, il rouvrait les pages trop

légèrement parcourues, le regard d'un moine circateur se posait attentivement sur lui, veillant à ce que, sous le capuchon baissé, ses yeux ne se fermassent point dans le sommeil ou dans le rêve.

Aujourd'hui, les circateurs sont morts, et ce n'est plus qu'à travers le guichet des cellules que se hasardent parfois les yeux du supérieur. Mais le grand regard jamais lassé, toujours ouvert, c'est le regard de Dieu vivant au cœur des frères. Celui-là ne les abandonne pas. Grave, apitoyé, souriant, c'est lui qui sanctifie la tâche et la simplifie, et lui adoucit aux heures de fatigue les dures épreuves de l'obéissance. Regard d'amour, il fait toutes choses aimables. C'est lui le splendide soleil des champs auquel va la voix des pauvres convers, c'est lui la bonne lumière où chaque Père se réchauffe l'âme quand, au petit matin, il balaye sa cellule ou nettoie ses chaussures. C'est pour s'être nourri de lui que les enfants de saint Benoît accomplirent, au

lointain des temps, les grandioses, les âpres besognes dont notre civilisation n'est que l'héritière, hélas! ingrate.

Pourtant, moines du travail, moines de la beauté, moines de l'obéissance, leur exemple ne demeure-t-il point ce qu'il fut? Et ne devons-nous pas souffrir de ne plus le comprendre, nous, les hommes du siècle, qui, ne voyant dans le travail que le geste asservissant de nos besoins, n'apercevons plus au-dessus de lui cette étoile qui lui verse un peu de son éclat, la dure mais aussi la brillante étoile du devoir?

LA MESSE CONVENTUELLE
TIERCE ET SEXTE

L'usage des anciens monastères voulait qu'on ne célébrât la messe qu'au jour dominical et aux grandes fêtes.

Cependant, l'office sacré ne tarda pas à se répéter, d'abord deux ou trois fois la semaine, quotidiennement dans la suite, et même davantage, puisque, au temps de Charlemagne, on n'hésitait point, dans quelques abbayes bénédictines, à chanter jusqu'à trois messes solennelles chaque jour, du lever de l'aurore à midi.

Depuis l'heure de prime, les moines ont travaillé sans relâche. Besogne des mains ou de l'intelligence, ils ont accompli celle que

leur a commandée le supérieur jusqu'au moment où la grosse cloche les appelle au saint sacrifice.

Sans plus tarder, chacun laisse là son travail et se rend à l'église.

L'office qui va commencer domine les autres par la qualité particulière de sa signification et de sa beauté. Personne, sous aucun prétexte, ne peut s'abstenir d'y assister. C'est l'heure où la communauté, unie par les mêmes souvenirs, soulevée par un identique élan, vient puiser dans la splendeur des symboles et dans la magnificence de la liturgie la conscience active de son idéal.

A peine les moines ont-ils gagné leurs stalles, revêtus de la coule, le large manteau de chœur, que l'officiant fait son entrée, précédé par les acolytes, le thuriféraire, le cérémoniaire, le diacre et le sous-diacre. Il gravit les marches de l'autel, vers l'épître, tandis que, sur un signe de l'abbé, les frères entonnent les premiers psaumes de tierce.

Les visions les plus émouvantes se rattachent à ce court office de tierce[1], lequel, avec sexte et none, forme les « petites heures », petites heures dont, pourtant, la gravité demeure sans égale, puisque tierce est l'heure où Jésus fut condamné, sexte l'heure de sa mise en croix, none l'heure de sa mort. Naturellement chères à la chrétienté, ces petites heures furent commémorées par les premiers moines, tout émus de ne point voir la liturgie leur donner la place à laquelle elles avaient droit. Ainsi, dès le sixième siècle, la messe fut précédée de tierce et suivie de sexte, les deux petites heures enguirlandant le divin sacrifice de troublants souvenirs et de saints exemples.

Pendant la psalmodie de tierce, aux accents implorants de l'hymne de saint Ambroise, l'abbé se prépare à officier. Il serait difficile

1. Tierce, c'est-à-dire la troisième heure, correspondant à neuf heures du matin. Sexte, la sixième heure, à midi. None, la neuvième, à trois heures.

de dire l'éclat des ornements sacerdotaux dont le couvrent les assistants. C'est l'*amict* qui entoure sa nuque, le voile de lin qui symbolise la grâce, c'est l'*aube* qui tombe, blanche, jusqu'aux pieds, enveloppant le corps comme d'une robe de pureté, le *cordon*, signe de la continence, qu'on noue autour de l'aube. Viennent l'*étole*[1], gage d'immortalité, la *chasuble* qu'il passe sur les autres habits et dont le nom latin *casula* signifiait « petite maison », petite maison du Christ, ainsi que l'indique la croix qui s'y dessine, petite maison où l'âme du prêtre se retire pendant le sacrifice, comme en un sanctuaire intime. Enfin, il reçoit les deux insignes de la vertu pastorale et de l'autorité sacrée : il coiffe la *mitre* et prend la *crosse*.

Vêtu de richesse divine, paré de vivants symboles, l'abbé salue les assistants et se dirige vers l'autel.

1. L'abbé, seul, ne croise pas l'étole sur sa poitrine ; seul aussi, il revêt la tunique et la dalmatique sous la chasuble.

Alors commencent les prières de la messe, celles où l'âme s'humilie, prononcées sur les marches, devant le tabernacle, tandis que le chœur chante l'*Introït* et le *Kyrie eleison*, la supplication trois fois renouvelée vers les trois personnes de la Trinité, le cri de pitié, l'appel de miséricorde.

Et l'on procède à l'encensement de l'autel. Comme les rois mages embaumèrent de myrrhe et d'encens Jésus, à la Nativité, l'officiant fait monter vers le tabernacle les vapeurs odorantes de l'encensoir. Premier encensement de l'*Introït*, purificateur de la pierre sacrée qui symbolise le corps du crucifié, nuages en partance vers le ciel où s'envolent les mots rituels, que sont-ils d'autre que le perpétuement de la vision de Jean, l'apôtre bien-aimé, à Pathmos? Ne voyait-il pas, au delà du firmament, les anges du Seigneur balancer aux pieds de l'Agneau des encensoirs d'or? L'encens a conservé sa vertu d'extase, sa puissance de prière. C'est lui qui,

à l'offertoire, pénétrera de son parfum les dons présentés sur l'autel pour les rendre agréables à Dieu, c'est lui qui s'enlacera de toutes ses caresses aux bras douloureux de la croix et qui suspendra son haleine aux feuillets des Évangiles, au livre de vie et de vérité.

Le prêtre, le chœur, les fidèles, tous et toutes choses, il les noie en une même effusion sanctifiante en signe d'offrande au Seigneur.

Mais un chant d'exultation se fait entendre. C'est la vieille hymne du *Gloria in excelsis* qu'on chantait dans l'Église primitive et qu'on appela avec une si jolie opportunité l'*hymne angélique* ou le *cantique des anges*.

Tandis que les mots de jubilation tournoient au-dessus du chœur avant de s'élancer vers les voûtes, le prêtre, au milieu de l'autel, élève les mains vers le ciel et les joint en un geste d'amour. Sa tête fléchit aux paroles *adoremus te, gratias agimus*... L'ardeur du chant triomphe de toutes les pensées qui ne sont pas du ciel.

Ici, comme en tant d'autres hymnes, le chant prolonge les mots, les approfondit, les insinue, leur prête un écho plus subtil, un pouvoir de transfiguration dont la sensibilité demeure confondue. L'hymne du *Gloria*, c'est encore le bonheur de croire, l'ivresse d'aimer, l'invocation joyeuse à Jésus soulevée du fond des âges apostoliques vers la fascination de l'au-delà.

A ces cris d'espoir tout humain succède la parole des apôtres. On lit l'*épître,* comme on faisait la lecture sacrée dans l'ancienne synagogue juive. Le sous-diacre monte les degrés de l'*ambon* et lit un texte tiré le plus souvent des écrits de saint Paul.

Viennent ensuite le *Graduel* et l'*Alleluia*, sur lesquels le vieux chant grégorien broda ses plus fines dentelles, enroula ses courbes les plus souples.

Soudain, le personnel de l'autel se dispose en un ordre de cortège : la procession de l'Évangile descend les marches et se dirige

vers le Père abbé [1]. Le sous-diacre porte un riche coussin où, tout à l'heure, sera posé l'évangéliaire. Le chœur s'incline devant le saint livre, cependant que l'abbé trace au-dessus des têtes le geste de la bénédiction. Le livre est alors ouvert sur l'*ambon*, la parole divine s'élève en de lentes modulations, tandis que le thuriféraire balance autour des pages ses lourds parfums et que les cierges trouent de leur étoile tremblante le blanc rempart de l'encens.

Et le cérémoniaire est là, veillant sur le livre avec anxiété, rappelant par son attitude les paroles de saint Chrysostome : « Personne n'y touchait, si ce n'est dans le tremblement et la crainte qu'inspire un grand sentiment de piété et de révérence. »

De tous les livres liturgiques, celui-ci fait l'objet d'une vénération sans égale. C'est qu'il est le livre de la parole éternelle. Une

1. Quand celui-ci assiste ou officie à la messe conventuelle.

merveilleuse ornementation lui donne sa richesse extérieure; l'ivoire, les gemmes, les métaux précieux s'enchâssent dans son revêtement. Porté triomphalement sur les processions, lui seul reçoit le baiser de l'abbé et du célébrant, lui seul est encensé, lui seul est marqué de la croix, et quand les Grecs couchaient leurs prêtres au tombeau, c'est encore lui qu'ils plaçaient à côté de la main qui l'avait tant de fois ouvert.

L'évangile chanté, le chœur répond : *Laus tibi Christe.* « Louange à toi, Christ! » Et l'on entonne immédiatement la prose admirable du *Credo,* splendeur de la foi, symbole magnifique que, durant les cinq premiers siècles de la chrétienté, l'on ne disait jamais à la messe.

Le *Credo,* omis par l'Église aux fêtes des morts et de saint Jean-Baptiste, à beaucoup d'autres également, est l'essentielle musique de l'âme chrétienne. Né de la formule en usage dans l'église de Jérusalem et de la fusion des symboles de Nicée et de Constan-

tinople, plus complet que le symbole des apôtres et que celui d'Athanase qu'on ne dit plus que le dimanche à l'heure de prime, il surgit du mystère des premiers siècles avec son parfum oriental d'ésotérisme où la métaphysique la mieux consolante prend son vol, portée sur les ailes du plus ardent lyrisme. L'histoire du passé, toutes les espérances, toutes les promesses de l'au-delà s'exaltent dans son texte où rêve la communion indéfinie des âges, et quand la personne de Jésus apparaît dans un doux éclair de rédemption, le cœur peut-il ne pas tressaillir au milieu du silence où tombent, douloureux mais salutaires, les mots sanglants de l'*Et Homo factus est ?*

Élevée à cet impérieux sommet de la piété, l'âme accomplit sans effort les trois stades du sacrifice : l'oblation, la consécration et la communion. Moments troublants où se résument la beauté spirituelle, le drame éternel, la signification profonde de la sensibilité chré-

tienne, quel abri céleste ne leur réservent point les monastères !

La lecture du dernier évangile accomplie, le chœur, sans transition, entonne les psaumes de *Sexte* et chante l'hymne où saint Ambroise, tout en exaltant la puissance de Dieu, le supplie d'éteindre en nous la discorde et les passions.

Alors, les frères quittent leurs stalles. Reformés en deux longues files, après un dernier agenouillement devant l'autel, ils disparaissent, silencieux, par la petite porte, et reprennent leur travail jusqu'à l'heure du repos.

Celui qui n'a pas été le témoin d'une messe conventuelle, celui qui ne s'est pas jeté dans la source ardente de ses lumières, de ses chants, de ses richesses, ne peut imaginer l'éblouissement que peut atteindre, dans son expression toute somptueuse, la domination de l'esprit.

L'être entier se trouve capté par tant de merveilleuse mise en œuvre : l'intelligence,

pour peu qu'elle possède le sens des rites, — l'âme, si elle soupçonne les horizons illimités de la mystique, — le cœur s'il ne se refuse point au plus humain symbole d'amour qui fut jamais connu, — enfin la sensibilité avec ses capacités multiples d'aimer, de communier, de tressaillir devant la symphonie accumulée par les siècles et dont les éléments se nomment la mélodie grégorienne, la psalmodie du chœur, l'ornementation de peintres et de sculpteurs anonymes, les habits sacrés, l'ombre des vieux cintres romans, l'embrasement des autels auréolant le mystère des voûtes gothiques. Féerie des sens et de l'âme par quoi le cœur de l'homme s'éveille à la beauté des choses, plus riche d'être épurée par le souffle d'en haut.

Spectacle étrange en apparence que ces magnificences en la maison du Dieu des humbles, dans l'église monastique où s'exalte à toute heure la piété de ceux qui se sont voués à la sainte pauvreté. Mais apparence

seulement que ce luxe cher aux offices bénédictins appelé si opportunément par J.-K. Huysmans « le luxe pour Dieu ».

En d'autres pages nous en verrons la pensée vraie.

C'est une messe conventuelle entendue au jour de Pâques dans l'une des plus riches églises abbatiales de l'Ordre qui me fit comprendre avec quelle puissance la somptuosité liturgique se fait parfois la bouche victorieuse de la foi et la parole audible de la divinité.

Alors, de toute son attention recueillie, le chœur, tourné vers l'autel, s'unit à la prière, aux gestes de l'officiant. Quand la petite cloche sonne pour l'élévation, les bras de la croix se dressent, tendus et raidis, pour s'apaiser bientôt dans les feux purifiants de la résurrection.

Pour ces visions éblouissantes de la foi, chacun s'isole dans l'extase de ses lumières intérieures. Là se fondent les rêves, les désirs, les certitudes. Tout ce qui n'est pas

cela, tout ce qui n'augmente point en ces minutes les réserves sensibles, s'efface et meurt. La flamme vive des cierges brûle doucement l'âme, liquéfie les ors, noie les pierres en un ruissellement d'incendie. Il n'est pas une voix, pas un mot, pas un geste de l'officiant, du chœur, des acolytes qui ne s'harmonise en des ondoiements de musique. Parfums, saveurs, modulations, visions, l'autel se transfigure en un coin du ciel où se délectent les plus secrètes ferveurs de l'âme.

Le monde s'anéantit de lui-même au regard des moines. Alors, ils n'ont pas à implorer les forces actives du renoncement. Ils laissent faire, ils s'abandonnent au souffle qui les porte; ils connaissent le joug adorable de l'esprit.

Peu après, un silence soudain semble vider la nef. C'est l'agenouillement du *Sanctus*. La vie se prosterne. La cloche de la tour annonce à larges sons espacés que le miracle s'accom-

plit sur l'autel. Le gouffre de l'éternité s'ouvre au-dessus de l'être béant.

Mais un éveil nouveau l'appelle. De ses ailes rouvertes, comme dépaysée, l'âme s'ébat timidement dans la douce supplication de l'*Agnus Dei.* Tandis que ses lents accents s'égrènent vers le ciel, le prêtre donne au diacre le baiser de paix, et celui-ci le donne à son tour au sous-diacre qui le porte à l'abbé, puis aux frères, message du Christ, message du pur amour que vingt siècles ont transmis de par le monde, de lèvres en lèvres, sans défaillance, en un geste intact. Que de choses se sont évanouies dans ce baiser! Que de ressentiments, de pauvretés cachées, tout le pitoyable troupeau de nos misères intimes! Les moines le savent, eux que les rapprochements de la vie commune éprouvent plus profondément que tant d'autres!

UNE CELLULE BÉNÉDICTINE

Des émotions passionnées de l'adolescence une minute nous demeure particulièrement chère. Je veux parler du moment précis où notre intelligence, soulevée par une force nouvelle, voit se lever devant son regard les horizons émerveillés de la pensée. Voici éclore le monde spirituel, et déjà nous voudrions mourir aux choses extérieures afin de nous replier sur l'univers autrement vaste de notre conscience et de donner à sa jeune puissance un nouvel élan.

Nous savons que pour atteindre à une fin aussi haute nous ne pouvons négliger le secours

d'une méthode. Et si, par ailleurs, nous possédons une imagination sensible, nous cherchons à situer notre activité... Spontanément, la vision du monastère apparaît à notre pensée, résumant la méthode, le cadre, le lieu de paix unique. Or, je le demande, quel est celui de nous qui, n'ayant pas été tenu dans l'ignorance des beautés religieuses, ne surprit jamais, émergeant de son rêve, cette vision?

Aussi bien existe-t-il un petit mot latin pour signifier ce nid de paix spirituelle. Ce petit mot, les moines l'ont retenu, après tant d'autres, pour désigner la chambre où se déploient leurs facultés de travail, de prière et de méditation. Il se prononce *cellule* et s'écrivait *cella*. Mais, plus qu'un rêve d'adolescent, c'est un idéal tout viril qu'il suggère. Et cet idéal prend corps à jamais dans les quatre murs qui l'isolent des appels du dehors. Là, il devient l'air, la lumière, l'esprit du lieu. Comme Malebranche faisait la nuit dans sa chambre d'étude afin de pouvoir mieux suivre

l'ordre de ses idées, le religieux s'abrite dans sa cellule comme dans l'enclos de silence où se précise plus réellement chaque jour la claire image du ciel.

Déjà dans le désert les Anachorètes élevaient d'humbles ermitages entre eux et le monde. Et si notre grand saint Benoît établit le dortoir en commun comme mieux approprié à l'idéal de la vie monastique, ses fils ne tardèrent point cependant à lui préférer la cellule, obéissant ainsi aux paroles de saint Bernard qui disait : « C'est dans la solitude que le prêtre se perfectionne. »

Ce petit coin de solitude, n'est-il pas, avant la définitive, la petite patrie d'élection, le foyer où le cœur enivré concentre quelques rayons divins? N'est-ce pas là que la longue théorie des saints et des bienheureux est venue chercher l'oubli du siècle dans le tremblement des lueurs premières de l'au-delà?

Aussi le frère l'aime-t-il de prédilection. A la tendresse qui l'attache à la cellule on juge

de l'amour qui l'unit à Dieu. Rien de sensiblement humain peut-il flatter ici son égoïsme ? — Rien, en vérité, que la paix silencieuse où risqueraient de l'anéantir ces rêveries combattues par les grands mystiques et contre quoi s'insurge l'obéissance à la Règle. Dans le petit espace où il s'enferme, le moine cultive patiemment les fleurs vives de son âme. Là, il les fait germer avec le même soin qu'il apporte aux exercices de la liturgie. C'est une autre église tout intime, le jardin mystique où son cœur s'attendrit sous le seul regard du Fiancé.



La porte par où l'on pénètre donne sur un long cloître qui, lui-même, domine la cour intérieure toujours placide, ineffleurée des moindres bruits, toujours dormante, morte comme l'image du siècle au seuil du ciel. En

souvenir du dortoir commun où reposaient les premiers fils de saint Benoît, on appelle encore *Dormitorium* l'aile du couvent où se trouvent assemblées les cellules. Au-dessus de chaque porte on lit deux noms, celui du religieux qui habite l'endroit, celui du saint qui le protège. Et sur cette partie du cloître, plus grave encore qu'en toute autre, le silence commande souverainement.

L'hôte qui traverse le *Dormitorium* ne peut visiter que deux cellules : celle de l'Abbé et celle du Prieur. Dans les autres il ne peut que jeter un œil furtif quand une porte s'entr'ouvre.

Et là, qu'aperçoit-il ? — Un lit simple couvert de bure, un prie-Dieu, une table, un pupitre, deux chaises. L'ornementation ne s'avoue guère plus riche que le mobilier. Un Crucifix, une image de la Vierge, une autre de saint Benoît, parfois une gravure dont les lignes dénoncent l'inspiration de Beuron. Contre la porte, enfin, le petit bénitier porte

toujours l'eau bénite dont le religieux se signe chaque foisqu'il passe le seuil[1].

Entrevue dans la clarté naissante du petit jour, c'est une chantante clairière de vie que la cellule. Le soleil y insinue ses nappes de lumière, et la chaste nudité des murs vêt une blancheur d'où semble tomber une fraîche manne d'idées. Pour l'ardeur intime du frère qui s'y enferme, la cellule mire un site de ciel, l'enchantement des réalités éternelles dont la liturgie l'imprègne, l'encense et le ravit.

Il fait bon travailler entre ces quatre murs, sur cette petite table où l'on a le sentiment que se pose, sans jamais se détourner, l'esprit du Père. Si bien que travailler dans la cellule, c'est travailler en Dieu. Les tâches lourdes en deviennent aisées. Et l'on imagine

1. Deux acolytes ont mission de la renouveler chaque dimanche au matin. « *Ecce aqua benedicta* », prononcent-ils, — « voici l'eau bénite. » — « *Sit mihi salus et vita* », répond le moine : « Qu'elle soit pour moi le salut et la vie. »

sans peine la longue patience bénédictine défrichant à travers les siècles les champs de la pensée tout comme les terres fécondes. On la voit triomphante là où les obstacles semblaient insurmontables, et l'on comprend quelles moissons intellectuelles ont pu lever de ce labeur.

Dès le petit jour, après Matines, c'est là que, philosophe, historien, liturgiste, le moine vient s'installer. Sauf aux heures des offices, du réfectoire et de la récréation, c'est là que s'écoule le cours de son activité. Saintes minutes de travail partagées avec la seule méditation de Dieu ! Depuis les lueurs de l'aube jusqu'à la douceur du crépuscule, l'intelligence n'y connaît d'autre souci que celui de la recherche scientifique ou de l'oraison méthodique tendant à l'union suprême avec le Créateur. Et l'âme, pour peu que la tourmentent les tribulations qui, spécialement aux débuts de la vie claustrale, sont comme la rançon des faveurs spirituelles, l'âme ne trouve-t-elle

point singulièrement facilitée dans ce réduit divin tout animé de lumière et de silence la paix avant-coureuse qui verse, avec un saint oubli, la sève des forces éternelles?

Aujourd'hui surtout que le dortoir en commun n'existe plus, l'isolement produit son plein effet d'apaisement et de travail intérieur. Sans doute il était touchant de voir aux nuits d'antan les humbles couches des jeunes frères étendues entre les lits des pères, leurs aînés. Mais le temps et les mœurs, en imposant la division nécessaire de l'ancien *dormitorium* en des cellules individuelles, semblent avoir réalisé, non pas un relâchement aux saintes institutions, mais un progrès certain[1]. Le

1. Dès le XVIe siècle on avait imaginé, dans certains couvents d'élèves, des cloisons entre les lits. Benoît XII les interdit dans la constitution qui avait pour objet de réformer l'ordre bénédictin. Il voulait rétablir, dans son intégrité, le dortoir en commun. Mais les progrès de la vie intellectuelle, les exigences croissantes des travaux auxquels se livraient les Pères, rendirent nécessaire la division du dortoir en cellules. Cette division fut adoptée au XVe siècle par la Congrégation de Sainte-Justine, et l'on

devoir de surveillance dont l'Abbé ne saurait se départir n'en reçut d'ailleurs aucune atteinte. Le petit guichet pratiqué dans la porte de chaque cellule, avec sa planchette mobile que le Supérieur peut faire jouer quand il lui plaît, la *visiture,* demeure le symbole de ce devoir. Et je m'empresse d'ajouter, pour les profanes que ce détail choquerait, qu'il n'est guère fait usage de cette visiture. Les Abbés ont trop le sens de ce qu'on doit à la pudeur intime de la conscience pour ne point venir fixer au guichet symbolique un œil que certains pourraient juger indiscret. S'ils se hasardent, parfois, à le faire, c'est que les y incitent des raisons devant lesquelles on doit s'incliner. Rappelons encore que l'Abbé, alors même qu'il jette un regard dans la cellule, s'efforce de le dépouiller de ce qui peut s'y mêler de strictement humain. L'Abbé n'est plus que l'intermédiaire du Seigneur dont il

peut dire qu'elle fut pratiquée d'une façon définitive au XVII[e] siècle.

tient la place, lequel, à tout moment, veille sur les cellules et sonde le cœur des moines.

On le voit, si la cellule nous apparaît justement comme une exceptionnelle retraite de travail, nous ne pouvons la juger différemment au point de vue spirituel. Elle est le petit temple hors duquel le religieux a jeté la clef, l'oratoire où doit s'accomplir l'élévation du cœur vers les réalités célestes. Au bord du seuil consacré la dernière vague du monde achève de mourir. Il n'y a place ici que pour des essors inconnus du siècle. Sur la conscience c'est le regard du Père d'où tombe, silencieuse, la grâce. Dans le cœur c'est la voix divine qui parle, tendre et forte. La cellule se remplit d'effusion. Après les reproches où l'âme s'amende et s'épure, des murmures la grisent d'une ardeur inconnue à l'amour humain. Le temple du moine se fait ainsi, chaque jour, chaque nuit, le temple de Dieu où l'union d'amour va, croissant, dans la plus passionnée des intimités. Quelle solitude alors que celle

dont le Fiancé devient inséparable, le centre, le mouvement, l'âme! Et c'est le sentiment surhumain, celui qui assure le cœur du moine de cette présence réelle et continue où s'effacent toutes les rigueurs de la discipline, où se renouvellent les sources de la liberté unique, de la volonté contre laquelle se brisent les pauvres forces du monde. Quelles créatures prétendent ne pas puiser dans le lien profond d'un grand amour la substance même de leurs énergies? Pourquoi donc nieraient-elles l'expansion, l'efficacité de cet amour mystique incomparablement plus fort d'être un amour plus pur, la pureté même d'aimer?

Vertus de la prière et du travail, c'est là qu'elles s'épanchent sur les ailes de la toute-puissance divine. C'est de ce prie-Dieu, de cette table toute simple qu'elles prennent leur élan pour se mieux réaliser, pour se connaître plus étroitement, pour se parfaire. Et quand, la nuit venue, le couvre-feu sonné, le moine s'est étendu sur sa couche, il sent contre son

cœur la main qui toucha le cœur d'Augustin, le saint ancêtre, — et quand il ferme les yeux pour le sommeil, il emporte au fond d'eux le regard intérieur où l'on dirait que, toujours, veille un peu de l'étoile de Bethléem.



A défaut d'imagination, il n'est que d'avoir séjourné quelques heures dans une cellule d'hôte pour comprendre ces choses très simples, mieux encore pour les ressentir. Et je ne veux point clore cette évocation sans me rappeler une cellule monacale où je pénétrai un jour par faveur. A vrai dire, ce n'est point la résignation dans l'extrême simplesse que j'eus à contempler, mais — spectacle d'une qualité chrétienne au moins égale, — l'obstination dans la volonté et dans le labeur.

La cellule, très vaste, recevait par sa large baie une abondante lumière. Sans doute y

pouvait-on remarquer, çà et là, sur les murs, de saintes images. Mais celles-ci n'offraient pas la modeste apparence des gravures habituelles, ni même la simplicité élégante des lignes de Beuron. Habillées de cadres de prix, les images n'étaient rien moins que de vieilles toiles de maîtres, témoins magnifiques de la foi qui régnait dans le lieu. Le Christ de l'une d'elles, au regard ascétique et fraternel, vivait intensément, et ce regard, à l'examiner avec soin, s'attachait au centre de la pièce, à l'endroit même où, courbé sur sa table, un moine s'efforçait à sa tâche.

Les vieux livres où se perdait l'attention du religieux, ces vieux livres, parents des vieilles toiles, s'offraient à l'avidité de son intelligence fiévreuse. Si la physionomie révélait une sûre maîtrise de soi, l'œil, derrière les verres, brûlait de cette flamme un peu froide par quoi se caractérise la passion des savants. Les lèvres minces retenaient le souffle qui montait de la poitrine, et ce geste avouait une sensibilité

disciplinée. De plus, un détail rehaussait l'agrément supérieur d'une telle figure, je veux dire le béret de velours noir couché sur le crâne largement tonsuré à la manière de Wagner dans le portrait que fixa Lenbach.

Peut-être n'avais-je pas devant les yeux le spectacle de la simplicité parfaite... Et pourtant? La simplicité ne peut-elle s'accommoder d'un exceptionnel décor de beauté quand elle se résout à son essence suprême, laquelle ne comporte que la pure spiritualité intérieure? Certes, une candeur, qu'il me faut appeler somptueuse, se respirait dans cette cellule. Le culte du luxe pour Dieu s'y perpétuait. Je me trouvais, non plus dans une église réservée à la seule oraison, mais dans un atelier sanctifié, consacré à l'étude. Et je me dis qu'il n'y avait là aucun manquement à la règle. J'aimai cette splendeur d'autel attestant que le travail, comme la prière, et parce qu'il n'est pas loin de constituer une prière authentique lui aussi,

possède des droits privilégiés à prendre son élan dans une atmosphère où toute chose lui parle magnifiquement de Dieu. Sans doute le souvenir de la cellule nue de saint Jérôme vint-il tout d'abord troubler ma vision. Mais je ne tardai pas à me persuader que les apparences s'anéantissent devant l'unité de la pensée et de l'esprit. Ici habitaient la même pensée et le même esprit que dans la *cella* dénudée du vénérable ascète.

Le moine qu'il me fut donné d'approcher ainsi n'était rien moins qu'un des plus remarquables savants de l'Ordre, l'un des premiers que compte le monde de l'érudition. Je l'avoue : tant d'ardeur religieuse, tant de souffle esthétique prirent pour ma sensibilité la valeur d'une inestimable révélation. Cette minute fut marquée pour moi d'une lumière d'éternité; elle me fit communier à la puissance absolue de l'Esprit.

Des courts instants passés dans cette cellule il m'est resté le sentiment précis que sous

jusqu'à prendre parfois un air de jeunesse délicieusement enfantin, et je me rappelle quel touchant étonnement me saisit la première fois que j'en fus témoin.

Dans les premiers temps, le prieur agitait une clochette. Aussitôt, les frères se rendaient au chœur et, de là, ils processionnaient en ordre vers le réfectoire. Quelques frères passent, il est vrai, par l'oratoire avant le repas, mais ils le font de leur propre gré. Ils se dirigent ensuite vers le lavabo et s'y attardent un moment, en souvenir de saint Pacôme qui recommandait expressément cet usage. Et il n'est pas rare de voir le Père abbé debout, auprès de la fontaine, présentant fraternellement un linge à l'hôte qu'il reçoit dans son abbaye.

L'entrée silencieuse de la communauté dans le réfectoire ne manque pas d'impressionner celui qui, jamais auparavant, n'a pénétré dans un monastère. Pour moi, mon émotion fut extrême le jour où un moine ami

m'entraîna à travers les cloîtres nus et sonores, à l'heure de midi, et que, me trouvant soudain en présence de l'abbé, je me penchai instinctivement, pour en baiser l'anneau, vers la main qu'il me tendait. Je ne connais aucun geste d'accueil égalant la grandeur et la simplicité de cette main tendue. Il y faut apprécier la réserve d'où n'est pas toujours exclue une certaine hauteur, hauteur sans dédain, certes, toute familiale, toute fraternelle, où vit et domine l'esprit de la tradition et qui donne de l'amour une expression d'élégance souveraine[1].

Pour franchir le seuil du réfectoire, les

1. L'hôte qui baise l'anneau abbatial n'obéit pas à une prescription ou à une nécessité de discipline intérieure, mais à un esprit de pure déférence. Quelques abbés aiment à perpétuer ce geste. Combien plus préfèrent s'en abstenir ! J'éprouve, à ce propos, un remords de conscience en songeant de quel trouble j'agitai l'âme d'un très charmant Père abbé, un jour que je visitais un monastère bavarois. Tout tremblant, il retirait la main dont je voulais baiser l'anneau, et je sentis pourtant qu'à son humilité se mêlait la crainte de ne pas sacrifier à la plus aimable des traditions.

frères n'attendent plus, comme autrefois, que l'abbé soit entré. Chacun, après s'être signé de l'eau bénite qu'on lui offre à la porte, salue la croix placée au-dessus du siège de l'abbé, gagne sa table et reste devant elle, le capuchon rabattu, les mains sous le scapulaire, muet et debout. Les têtes s'inclinent dès que l'abbé s'avance. La table où il prend place est située à l'orient. Comme ses frères, il se tient devant elle, et dès que le silence s'est fait absolu, il prononce le mot *Benedicite* que tous reprennent avec la prière. Le chantre entonne le verset *Oculi omnium* ou *Edent pauperes*, selon que c'est jour de jeûne ou non. L'abbé donne ensuite la bénédiction à l'assemblée, à la table, aux aliments, et chacun s'assied [1].

1. Une Règle ancienne voulait qu'à ce moment une corbeille de pain, suspendue à une corde, descendît, par un système de poulie, sur la table abbatiale. L'abbé bénissait alors ce pain qui symbolisait la manne tombée du ciel. Hâtons-nous d'ajouter que cette prescription ne fut jamais observée.

Cependant, un moine vient s'agenouiller devant la table abbatiale. C'est le lecteur qui sollicite une bénédiction particulière. Sur un signe de l'abbé, il se relève et gagne sa chaire, située généralement au milieu du réfectoire. Alors commence la lecture, mais non le repas, car, avant que le corps reçoive aucun aliment, il convient que la nourriture spirituelle sustente l'âme et la tienne en éveil. Tous écoutent, dans le plus complet silence, les versets de l'Écriture, par quoi débute toujours la lecture [1], et ce n'est qu'au moment où l'abbé fait un signal en frappant sur sa table qu'ils ont droit de toucher aux mets qu'on leur donne [2].

1. Au chapitre XXXVIIIe de la Reg. S. Bened. on lit : *Summumque fiat silentium ad mensam, ut nullius mussitatio vel vox, nisi solius legentis, ibi audiatur* : « Que le silence le plus complet règne à table, afin qu'on n'y entende aucun chuchotement ni aucune parole, mais seulement la voix du lecteur. »

2. A Cluny, et cela avant qu'on pût toucher à aucun mets, le prêtre qui avait célébré la messe distribuait des hosties à ceux qui n'avaient pas communié. Il s'agit, cela va sans dire, d'hosties non consacrées, mais bénies sur

Le repas silencieux des moines n'est pas un repas morne et sans vie. L'hôte, qui a surmonté sa première impression d'étonnement ou de gêne, s'intéresse sans tarder à la mimique qui se joue autour de lui. Si le langage des mots est interdit au réfectoire, celui des gestes n'en devient que plus éloquent, et l'on s'en aperçoit mieux que partout ailleurs dans les contrées dont le climat crée à l'estomac de particulières exigences. Quel besoin, en effet, de parler dans un réfectoire de monastère, sinon pour réclamer quelque aliment, quelque boisson, quelque objet de table ? Cependant, n'y aurait-il pas pour un moine certaine inconvenance à formuler des desiderata d'ordre aussi vulgaire, plutôt que d'ob-

l'autel ou eulogies. — Udalric écrivait en effet : « A certains jours, les hosties non consacrées sont portées au réfectoire, afin qu'elles soient distribuées par les mains du prêtre à ceux qui n'ont pas communié ce jour-là... D'abord au Père abbé, puis à ceux des tables, chacun de ceux qui la reçoivent baisant la main du prêtre. » Cf. Martène, *op. cit.* p. 90. — Du Cange rapporte que cette coutume clunisienne est abandonnée depuis longtemps.

server le parfait silence du renoncement? Cette pensée toute de sagesse inspire, il n'en faut point douter, l'attitude de nombreux frères. Toutefois, dans les contrées auxquelles je songe, le renoncement ne descend pas toujours jusqu'à l'estomac. En Allemagne, car l'Allemagne compte au rang de ces contrées, j'ai constaté des gestes inquiets, des visages anxieux et des yeux implorants, voire avides, non que les portions fussent modestes avec excès, mais que les appétits se montrassent robustes, là surtout où le vent des montagnes agit sur eux comme un élixir de constante excitation.

Ce langage paraît d'ailleurs si naturel qu'aux temps anciens certains monastères en possédaient un aux signes précis où chaque besoin trouvait son expression rigoureuse. Je me hâte d'ajouter que cet usage n'engendrait aucun abus et qu'on observait, dans ces monastères, au cours des repas, une stricte discipline. C'est ainsi que, soucieux de ce qu'on

doit à la bienséance, saint Dorothée prescrivait : « Tu ne tendras pas ta main imprudemment et irréligieusement pour prendre les aliments qu'on aura exposés devant ton frère. »

Dès le signal donné par l'abbé, les servants vaquent à leur besogne. Chacun a revêtu un tablier blanc. La plupart sont des clercs. Un Père les dirige [1]. On sert d'abord la table du supérieur [2], puis celle des frères, dans le plus complet silence. Les servants emploient leur attention à ne le troubler d'aucun bruit et, pour plus de sûreté, ils chaussent d'épais chaussons. D'autre part, leurs regards ne

1. Les frères doivent servir la table à tour de rôle, sans exception. Le prieur lui-même n'est pas exempté de ce soin. Chacun d'eux, après avoir reçu la bénédiction de l'abbé, prend le service pour une semaine. Cf. Reg. S. Bened., ch. xxxv.

2. Dans certains monastères, les plus jeunes sont servis les premiers. C'était une coutume dans la plupart des couvents anciens, et si on ne la pratiquait pas dans l'ensemble des services, on la suivait pour ce qui était de certains mets. A Cluny, par exemple, — c'est Udalric qui nous l'apprend, — où les fèves ayant été servies d'abord à la table de l'abbé, on distribuait les autres légumes en commençant par les plus jeunes.

quittent point les tables. Ils s'appliquent à ce que rien ne manque aux frères qui, souvent, grâce à tant de sollicitude, se trouvent allégés de l'effort même d'un geste.

Toutefois, avant de toucher à aucun mets, chacun doit être sûr que son voisin se trouve pourvu convenablement, prêt, au cas contraire, à lui abandonner, de son propre service, ce qui lui fait défaut et, s'il ne possède point ce qui manque à son frère, à faire signe à l'un des servants jusqu'à ce que satisfaction soit donnée. Cette politesse, cet empressement de tous envers chacun se font d'autant plus touchants qu'on les pratique dans les monastères avec la spontanéité toute simple de l'habitude. C'est là, n'en doutons point, l'une des pures expressions de la tendre, de la vraie fraternité chrétienne.

La matière du repas, on le pense bien, ne va pas sans faire l'objet de prescriptions précises, et la règle lui consacre expressément deux chapitres. Contrairement à l'opinion

des bonnes âmes étrangères aux choses monastiques, les cloîtres bénédictins, comme tant d'autres, donnent à leurs enfants une très suffisante nourriture. L'austérité primitive — et n'est-ce pas là un nouveau signe de sagesse ?—s'est tempérée progressivement. Saint Hilarion n'est guère plus qu'un souvenir évanouissant qui n'absorba au cours de sa longue existence que des lentilles trempées dans de l'eau froide. L'abstinence, pourtant, n'est pas interdite à ceux qui croient devoir la pratiquer pour la culture de leur santé spirituelle, et les temps de jeûne reviennent avec assez de fréquence pour donner satisfaction à ces abstinents.

Saint Benoît lui-même ne se montra guère rigoriste sur ce chapitre. Tout en prescrivant une mesure du boire et du manger, il n'oublia pas que la diversité des natures, ou mieux, pour employer les termes de la règle, « l'infirmité des tempéraments », engendre la disproportion des appétits.

Une livre de pain « à bon poids », — *panis libra una propensa* — suffira pour chacun, qu'il y ait un seul repas ou qu'il y en ait deux. Le saint patriarche consent d'autre part deux mets cuits, à quoi il permet d'ajouter des fruits ou des légumes tendres. Pour la boisson, une hémine de vin, c'est-à-dire un quart de litre, constitue la mesure quotidienne [1].

Mais ce n'est pas là une prescription absolue. Les besoins variant tant avec les climats qu'avec les hommes, les abbés ont le pouvoir de fixer la règle en matière de boire et de manger. Saint Benoit le recommande expressément, à condition toutefois que la complaisance du supérieur ne cause point d'excès fâcheux [2].

1. L'usage du vin est devenu d'ailleurs exceptionnel. Dans la plupart des monastères, les moines prennent de la bière ou une boisson analogue.

2. « S'il est survenu quelque travail extraordinaire, il dépendra de la volonté et du pouvoir de l'abbé d'ajouter quelque chose, au cas où il serait expédient, en évitant avant tout les excès, afin que le moine ne soit jamais surpris par l'indigestion, car il n'est rien de si opposé au

Aussi bien les supérieurs ont-ils apporté de tout temps un parfait discernement dans l'exercice de cette prérogative. Certains, même, y mêlèrent-ils le sens des nuances, tel saint Césaire, lequel était d'avis qu'on servît à ses frères, aux grandes fêtes de l'année, des *dulceamina,* ce qui veut dire des « douceurs ».

On le voit, la règle révèle suffisamment d'élasticité pour que des mains expérimentées la puissent faire jouer depuis l'âpre degré de l'abstinence jusqu'à celui, tout aimable, des *dulceamina.* Et si j'ai vu outrepasser en tels

caractère dû chrétien, quel qu'il soit, que l'excès dans le manger, selon cette parole de Notre-Seigneur : « Veillez à ce que vos cœurs ne s'appesantissent pas par la crapule et l'ivrognerie. » Cf. Reg. S. Bened., chap. XXXIX. — Même recommandation en ce qui concerne l'usage du vin. A ce propos, le saint patriarche écrit, non sans une ironie délectable : « Nous lisons, il est vrai, que *le vin ne convient aucunement aux moines*; mais comme on ne peut le persuader aux moines de notre temps, convenons du moins de n'en pas boire jusqu'à satiété; *car le vin fait apostasier même les sages* » (dans l'Ecclés., XIX, 2). Cf. Reg., cap. XL. — Et il déclare : « Quant à ceux auxquels Dieu donne la force de s'en passer, qu'ils soient assurés qu'ils en recevront une récompense spéciale » (*mercedem propriam*). *Ibid.*

monastères allemands la mesure de l'hémine, j'ai pu, ailleurs, m'édifier grandement de l'observance stricte des prescriptions primitives.

Quelque abondante que soit la part de chacun, jamais elle n'occasionne un manquement à la bienséance requise. Il faut observer l'aspect d'un réfectoire bénédictin à l'heure où les moines y sont rassemblés. Un ordre rigoureux préside au service de table et au repas des frères. Les regards demeurent fixés sur la pensée que chacun poursuit dans son for intérieur [1]. L'oreille ne donne son attention qu'à la voix du lecteur. A peine la lueur d'un sourire détend-elle les visages quand une idée ou un mot de la lecture vient inopinément la solliciter. Les gestes participent de l'esprit

1. Cassien rapporte qu'afin de ne pas courir le risque d'une distraction, les moines égyptiens abaissaient le capuchon sur leurs yeux. De la sorte ils ne pouvaient rien voir d'autre que la nourriture qu'on disposait devant eux. — Il convient d'ajouter que les yeux de ces anciens moines se détachaient immédiatement de l'aspect de ces aliments pour ne plus contempler que les objets spirituels qui leur étaient essentiellement chers.

général du lieu. Pour boire, chacun prend son verre avec ses deux mains, comme pour une offrande. L'œil ne s'attache point à la nourriture servie, il la distance, il s'élève au-dessus d'elle comme pour l'oublier dans une contemplation qui ne veut être troublée.

A la fin du repas, on ramasse les miettes, de peur qu'elles soient perdues, en mémoire du Seigneur qui disait : *Colligite fragmenta, ne pereant.* A cet effet, un servant apporte deux assiettes qu'il remet, l'une à l'abbé, l'autre à l'un des Pères. Ces assiettes passent de main en main, et l'on verse leur contenu dans un panier. Alors on en confectionne un gâteau pour les pauvres, et, s'il n'y a pas de pauvres, le gâteau est distribué entre les frères au repas suivant. Cela, non par avarice, mais par humilité et par respect pour la nourriture que le Seigneur nous envoie [1].

1. On doit cet usage édifiant à saint Stéphane, abbé. — Rappelons à ce propos l'anecdote célèbre contée par Dom Dubourg dans son livre sur *S. Odon* et par Mabillon dans les *Acta Sanctorum O. S. B., Ve siècle bénédictin.* — Le

Enfin, sur un signe de l'abbé, le repas est interrompu soudain. Le lecteur s'arrête sans achever la phrase commencée. Il descend de sa chaire, et au milieu du silence, il chante le verset, *Tu autem Domine miserere nobis.* — *Deo gratias,* répondent les frères, debout devant leur table. Le père abbé remercie Dieu, et tous, les moines les plus jeunes marchant les premiers, se dirigent vers l'église en chantant les psaumes de la pénitence. Ainsi s'en vont les frères, en longue file, deux par deux, déambulant le long des cloîtres, parmi l'enveloppement et le murmure de la psalmodie, jusqu'au chœur, jusqu'aux stalles familières

futur abbé de Cluny tenait un jour les miettes précieuses dans ses mains quand l'abbé donna le signal qui indiquait la fin du repas. Un cruel dilemme se pose soudain à l'esprit du saint moine : ou manger les miettes, ou les jeter à terre, c'est-à-dire, en l'un et l'autre cas, faillir à la Règle. N'osant prendre semblabe résolution, Odon tombe à genoux devant l'abbé Bernon, l'air contrit, les mains ouvertes. Et quelle n'est point la surprise de l'Abbé quand il aperçoit dans ces humbles mains tendues, non pas les miettes du repas, mais des perles fines, des perles éclatantes, pures comme les intentions de son frère.

d'où monte vers le Seigneur le vol ailé des actions de grâces. Ainsi l'harmonie des heures va-t-elle sans heurt, et, comme ils sont entrés au réfectoire dans un bercement d'oraison, de même ils doivent le quitter dans la musique bénie de la prière.



Trois mots se détachent de la chaire du lecteur : *Cibus cibo melior.* Ils résument l'atmosphère du réfectoire, la pensée de l'heure et du lieu. Ils caractérisent avec force l'impression de l'hôte qui vient s'asseoir au milieu des moines.

La clarté que déversent à profusion les hautes fenêtres n'est-elle pas, à elle seule, une clarté spirituelle? — Je le dis avec une entière sincérité; ce n'est pas là une image, mais un sentiment qui s'est toujours imposé à moi sans que j'aie eu à le formuler.

D'autre part, la nourriture qui se donne ici, ce n'est point la nourriture du corps, mais bien celle de l'esprit, plus saine encore, plus vraie et meilleure. Avant même que le lecteur ait commencé la lecture, dès l'entrée silencieuse des frères, on dirait qu'un office nouveau va être célébré, ou, plutôt, on a l'impression que l'office continue.

Cette heure se fait sainte au même titre que les autres, et peut-être plus austère, puisque, au lieu des souples inflexions de la psalmodie, l'oreille ne perçoit plus que la diction invariée et la voix monocorde du lecteur. A tel point qu'il est impossible, au premier repas, de fixer une attention soutenue sur la lecture qui s'accomplit si l'on ne veut oublier résolument les mets qu'on vous a servis. Le ton uniforme employé par le lecteur oblige l'esprit à se concentrer tout entier, d'autant que les silences pendant lesquels celui-ci se recueille pour se mieux pénétrer de la phrase qu'il va lire, accusent, comme en

un relief brutal, la décoloration de la voix.

En revanche, la matière de la lecture témoigne d'une grande variété. Les textes de l'Écriture sainte en sont le principal élément. Ceux des Pères de l'Église occupent une place importante. Aucun jour ne s'écoule sans qu'un chapitre de la règle ne soit entendu. Enfin, la vie des saints et maints ouvrages contemporains, les livres historiques en particulier, complètent l'ensemble des textes choisis.

On peut croire que ces textes se neutralisent, pour la plupart, en passant par la voix unicorde du lecteur. Loin qu'il en soit ainsi, certaines pensées, plus d'un mot prennent de ce fait une valeur inattendue, une saveur incomparable. Je me souviens d'avoir entendu lire de la sorte l'admirable page écrite par Newman durant la nuit où s'accomplit sa conversion. L'absence d'inflexion de la voix qui lisait me donna une émotion que je n'avais pas encore ressentie. La pensée de Newman m'apparut subitement simplifiée,

dénudée, pleine d'une vigueur surhumaine, et je ne pus retenir les larmes qui me montaient aux yeux.

De même, il ne s'émane de cette voix ni ennui ni tristesse. Bien mieux, elle produit l'effet opposé en forçant davantage l'attention des auditeurs, et je n'ai jamais surpris sur aucun visage des frères ou des hôtes une expression de lassitude ou d'inattention.

Et puis, la règle qui donne, au réfectoire, la première place à la lecture, souffre, elle aussi, des exceptions. A certaines fêtes, la conversation est permise pendant les repas. Mais, en ces jours mêmes, il semble qu'un peu de silence persiste dans le réfectoire tant il est accoutumé à régner entre ses murs, tant les frères craindraient de troubler par des voix intempérées son habituelle harmonie. Aussi la gaieté des moines témoigne-t-elle d'une réserve, d'une intériorité qui la font plus belle et plus riche[1].

1. Dans un article de la *Revue bénédictine*, dom Morin

On s'en aperçoit plus encore, durant certains jours de l'année où le réfectoire prend un air tout particulier de réjouissance, c'est quand on y célèbre des fêtes de caractère familial comme la fête de l'abbé qui voit sa table s'orner d'un merveilleux bouquet de fleurs des champs, comme au temps de Noël où se dresse entre les tables une crèche illuminée de cierges, abritée de plantes aux fraîches couleurs, comme en un jour de Pâques où je vis à chaque place avec, pittoresquement peinte sur une face, l'image du péché favori de chaque Père, des œufs préparés par les mains ironiques des moniales du cloître voisin.

Mais si le réfectoire s'égaye de tant de joie simple, il s'assombrit parfois de pensers pleins

fait observer à ce propos que ces colloques étaient permis pourvu qu'ils ne dépassassent point les limites d'une joie pleine de modestie, et qu'ils contribuassent au bien de l'âme. Et il ajoute avec quelque malice : « Il est vrai que cet exemple se rapporte aux communautés de femmes, lesquelles ont plus que les hommes un besoin naturel de la conversation. » Cf. *Rev. bénéd.*. 1890, pp. 170-177.

de mélancolie. Quand meurt l'un des frères, on voit s'ériger, à la place où il s'asseyait quotidiennement, une petite croix. La forme de Jésus crucifié occupe humblement la place vide durant trente jours. Là, comme de coutume, les servants disposent les mets et la boisson. Là demeure la présence spirituelle du disparu. Puis, le repas terminé, ils portent à un pauvre ces mets que n'ont point touchés des lèvres humaines.

Ainsi en va-t-il de la vie du réfectoire, vie d'intime harmonie, étroitement liée à chaque événement, triste ou gai, de la famille monastique. Rien n'y ralentit la flamme vive de l'esprit. Au milieu de ces murs bénis, de chacune des tables fraternelles, on dirait une offrande qui s'accomplit, une prière qui monte. Les murs sont pareils aux murs d'un temple, et les tables se transfigurent en tables de communion.

Ainsi l'œuvre d'amour trouve-t-elle sur la route des heures l'heure de l'étape où le corps

ne se fortifie que pour mieux porter son esprit et pour hausser davantage son âme. Là encore, au-dessus de la porte du seuil, le petit mot *Pax* ouvre des bras robustes comme les branches de l'arbre de vie, tendres comme les bras de la Vierge Mère, doux comme ceux de Jésus.

Et quand je pense à la familiale beauté que j'y ai respirée tant de fois, et que je me sens loin, obscurément loin d'elle, je ne puis m'empêcher de voir dans une lumière d'Évangile la pauvre Chananéenne qui mendiait, avec des larmes, les restes du repas, les miettes... Alors, au fond de moi, des voix murmurent les mots sacrés : *Colligite fragmenta, ne pereant...*

LA RÉCRÉATION ET LE JARDIN DU MONASTÈRE

Au delà du silence des cloîtres, sous l'immense lumière des ciels changeants, baignés des soleils de midi comme des roses violets des crépuscules, le jardin des moines repose avec douceur.

Les hautes tours, en prolongeant sur ses allées la fraîcheur de leurs ombres bleues, lui donnent un abri contre les heures chaudes. Des fleurs issues de sa terre montent, dans le mirage du soir, des vapeurs d'encens et de rosée. Une voix y chante sa perpétuelle cantilène de mystique amour. Ici, tout est beauté,

tendresse et paix. On y rêve du paradis et de la sérénité des anges. Les bosquets réservent leurs mystères, les allées droites ont des blancheurs d'âme.

C'est le jardin des moines, l'enclos où germent les fleurs du ciel et la joie des frères. Nulle part ailleurs les fils de Benoît ne pourraient se joindre plus heureusement pour les courtes minutes de la récréation.

Ce n'est cependant qu'après de longues années que le jardin fut choisi pour ce moment. On prenait tout d'abord la récréation à l'intérieur du monastère. Même, dans les débuts de la vie conventuelle, la pensée de se récréer n'avait pas traversé l'esprit des moines. Il faut aller jusqu'au seuil du neuvième siècle pour la voir se faire jour et se réaliser Mais alors, on l'adopte dans tous les monastères.

—Aujourd'hui, les frères en peuvent apprécier le charme quotidien, et, dès que, le repas terminé, les grâces ont été dites, l'abbé con-

duit son troupeau dans le jardin du monastère[1].

Le jardin du monastère!... Quelles heures inoubliables y passe celui qui peut clore ses yeux aux tribulations sans grâce du siècle et ouvrir en toute simplicité son cœur au charme des choses qui l'environnent, à la tendre beauté des âmes qui s'ébattent autour de lui!

A peine le silence est-il rompu que le cortège des frères s'égrène entre les parterres soignés, les plantes du potager, les arbres chargés de fruits; les plus jeunes s'envolent avec allégresse, et leurs rires secouent sur l'efflorescence d'alentour une rosée de bonheur. Des groupes se forment et voguent lentement là où les pousse leur désir du moment. Les trois

1. La première récréation avait lieu autrefois le matin après le chapitre. La seconde se prenait après none en été, — après sexte en hiver. La première tentative faite pour introduire la récréation après le dîner fut condamnée, écrit dom Morin, par un chapitre général des abbés d'Angleterre en 1249, comme contraire à la règle, et trop propre à favoriser les discours légers et frivoles. — Cf. *Rev. bénéd.*, 1889, p. 350.

ailes du jardin qui rayonne autour de l'abbaye reçoivent alors l'écho des entretiens, des confidences et des méditations.

Le Père abbé s'avance, entouré le plus souvent de quelques anciens. Ceux qui marchent devant lui le font en reculant, de façon à se trouver toujours en face de son regard. Au demeurant, la défense monastique enjoint cette attitude à tous les frères. La politesse la plus stricte préside aux entretiens. Chacun, se souvenant de la règle[1], évite les discours abondants afin de ne point proférer de paroles mauvaises ou simplement inutiles. Toute interruption, toute contradiction, toute ironie

1. La règle rappelle les Prov., x : « Tu n'éviteras pas le péché en parlant beaucoup. » Elle ajoute : « C'est au maître qu'il convient de parler et d'instruire ; se taire et écouter sied au disciple. » — De même plus loin : « Quant aux bouffonneries (*scurrilitates*), aux paroles oiseuses et qui ne peuvent que provoquer le rire, nous les condamnons pour toujours et en tout lieu, et nous ne permettons pas au disciple d'ouvrir la bouche pour de tels discours. » — Cf. Reg., cap. VI. — Cf. également, au cap. VII, les différents degrés de l'humilité, notamment le dixième, le onzième et le douzième.

malséante sont rigoureusement bannies de ces colloques. Personne ne cherche à prendre la première place. Sauf pour le Père abbé à qui l'on doit la réserver, les frères se groupent la plupart du temps en rond afin que nul ne puisse penser que l'un d'eux a failli à la sainte modestie.

Ces marques de déférence que se témoignent les frères à tout instant portent en elles un baume de grâce souriante. — « Prévenez-vous d'honneur les uns les autres », prêchait l'apôtre Paul[1]. Et le bon précepte veille, constant, dans l'attention des yeux, dans l'amabilité des lèvres. Un ancien vient-il à passer à l'endroit où se trouve un jeune frère, aussitôt le jeune frère se lève pour lui abandonner sa place. Mais l'ancien, se refusant à bénéficier du privilège que lui donne son âge, se hâte de faire signe à son cadet pour qu'il reprenne la place ainsi délaissée. Et c'est là une manière de respecter la volonté du grand patriarche :

1. Rom. XII, 10. Cf. aussi Reg., cap. LXXII.

« Les plus jeunes honoreront leurs anciens, et les anciens auront de l'affection pour les plus jeunes[1]. »

De plus, ainsi qu'il est dit ailleurs, les frères ont coutume de tenir la tête inclinée en avant et les yeux baissés vers la terre. L'humilité qui ne doit cesser de régner en leur cœur s'exprime de la sorte en toute simplicité. Et ils ne donnent point à penser, comme s'ils laissaient fléchir la tête sur l'épaule, que leur esprit s'abandonne à la lassitude ou à la mollesse[2].

Il existe d'ailleurs dans la sainte règle un

1. Reg., cap. LXIII.

2. Le moine doit montrer son humilité partout où il se trouve, soit assis, soit en marche, soit debout, tenant toujours la tête inclinée (*inclinato semper capite*), les yeux baissés vers la terre (*defixis in terram aspectibus*), se sentant à toute heure chargé de ses péchés comme au moment de comparaître au redoutable jugement de Dieu, et répétant continuellement dans son cœur ce que disait le publicain de l'Évangile, les yeux fixés à terre : « Seigneur, je ne suis pas digne, moi pécheur, de lever mes yeux vers le ciel. » Et encore, avec le Prophète : « Je me suis incliné et humilié constamment. » Cf. Reg., cap. VII.

chapitre qui résume les éléments dont l'ensemble expose la parfaite attitude que doivent mutuellement observer les moines dans leur commerce quotidien. Il est tout parfumé d'esprit divin, ravissant de simplicité, attendrissant à force d'humilité, déconcertant par la trop absolue perfection qu'il propose. Ce chapitre s'intitule : *Du bon zèle que doivent avoir les moines*, et l'on ne me pardonnerait point de ne pas le transcrire intégralement. Le voici :

« Comme il y a un zèle d'amertume qui est mauvais, qui sépare de Dieu et conduit à l'enfer, de même il y a un bon zèle qui éloigne des vices et conduit à Dieu et à la vie éternelle. Que les moines s'exercent donc à ce zèle avec un fervent amour, c'est-à-dire :

« Qu'ils se préviennent d'honneur les uns aux autres ;

« Qu'ils supportent avec une grande patience les infirmités d'autrui, soit corporelles, soit spirituelles ;

« Qu'ils s'obéissent à l'envi les uns aux autres;

« Que nul ne cherche ce qu'il juge devoir lui être avantageux, mais plutôt ce qui l'est aux autres;

« Qu'ils acquittent chastement la dette de la charité fraternelle ;

« Qu'ils craignent Dieu d'une crainte tempérée par l'amour ;

« Qu'ils aiment leur abbé d'une affection humble et sincère;

« Qu'ils ne préfèrent absolument rien à Jésus-Christ, lequel daigne nous conduire tous ensemble à la vie éternelle. Amen[1]. »

Tel est le bréviaire des hautes vertus qui, chaque jour, fleurissent un peu plus dans les jardins des monastères, à l'heure de la récréation. Et si, par cela seul qu'il convie à un idéal, l'édifiant chapitre énonce quelque chose d'immatériel et de lointain, il ne s'ensuit pas

1. Ce chapitre est le cap. LXXII.

que son objet soit par nature inaccessible.

L'hôte qui s'est promené dans un jardin bénédictin à l'heure que je rappelle s'en convainc aisément. Pour moi, de m'y être attardé dès ma première visite, je devinai, — sans l'avoir encore jamais lu, — le petit chapitre que voilà. Ma joie fut grande de le parcourir, après l'exemple, et je me souviens de la satisfaction avec laquelle je me répétai à différentes reprises : c'est cela, c'est la vérité humble, simple et parfaite.

Mais il ne faut pas croire que la gaieté soit bannie de la récréation parce que l'humilité et la réserve y sont essentiellement de mise. Aux jours austères de Clairvaux, le grand saint Bernard veillait à ce qu'un entrain de bon aloi animât les heures de repos. Et saint Odon, le grave abbé de Cluny, trouvait bon de mener lui-même la conversation afin d'en écarter toute ombre morose. Son biographe nous en instruit avec humour : « A la fin, il nous disait des choses si amusantes que nous

étions incapables de contenir le rire. Lui alors, pour modérer l'expression de notre gaieté, nous opposait le mot de la règle : « Il ne faut point aimer l'excès du rire[1] » : ou bien encore : « Un moine ne doit être ni prompt ni facile à rire[2]. » Par ce moyen, les rires cessaient : « mais l'homme de Dieu avait atteint son but, une allégresse toute spirituelle demeurait au fond de nos cœurs[3]. »

Il est naturel de se demander, en présence de ces prescriptions et de ces exemples divers, quelle peut être la matière des entretiens récréatifs des moines. Aussi bien cette matière se trouve-t-elle arrêtée et consignée dans des listes précises. Nous apprenons en les parcourant qu'on doit s'entretenir fréquemment du paradis, du purgatoire, de la mort, des moyens de se bien préparer à mourir et de cent autres objets. Certes, voici des ma-

1. « Risum multum excussum non amare. »
2. « Monachus non sit facilis aut promptus in risu. »
3. Rapporté par dom Morin, *loc. cit.*

tières qui paraîtraient au plus grand nombre des séculiers dépourvues de badinage. Mais, entre les murs d'un cloître, et spécialement dans le calme enclos des jardins monastiques, il n'en va pas de même. L'atmosphère n'est point faite ici de relatif. On y respire sans effort un air d'absolu et d'éternité qui confond nos vains soucis quotidiens. Et l'on aurait grand tort d'imaginer autour de ces entretiens des visages revêches et fermés. La mort même ne crée dans l'esprit des frères que d'harmonieuses pensées et n'appelle sur leurs lèvres qu'un ineffable sourire de paix[1].

Dans les anciens monastères qui, parfois, abritaient chacun des centaines de moines, on se divisait par groupes compacts[2], et l'abbé

1. Empressons-nous d'ajouter que les thèmes de ces entretiens peuvent varier indéfiniment aujourd'hui, pourvu que la plus grande honnêteté y soit toujours respectée. C'est ainsi que les nouvelles venues du dehors, les revues qu'on reçoit au monastère, les derniers livres parus, les événements sérieux de la vie contemporaine fournissent aux moines d'amples matières de discussion.

2. Les moines de Cluny, notamment, pratiquaient cet

désignait lui-même l'objet de l'entretien, à moins qu'il ne fît prononcer, durant quelques minutes, une lecture spirituelle où puiser le thème de la discussion.

Aujourd'hui, plus de liberté préside à ces entretiens. La plupart du temps, l'abbé s'en remet à la sagesse de chacun. Aussi les groupes importants se sont-ils désagrégés au profit de plus d'intimité. Et le nouvel usage des promenades que les moines entreprennent à certains jours aurait d'ailleurs provoqué ce tempérament, s'il ne s'était produit de lui-même auparavant.

Il est bon, d'autre part, tant au point de vue spirituel qu'au point de vue psychologique, d'avoir admis cet essaimement. L'esprit se recueille mieux et manifeste davantage son activité dans les limites d'une conversation privée. Il acquiert de la sorte une expression plus personnelle, et se perfectionne dans la

usage mis en honneur au neuvième siècle, par ceux de Corbie.

mesure même où nul obstacle ne l'empêche de plier l'objet de ses réflexions au libre jeu de sa volonté.

Il n'est pas jusqu'à l'isolement propre à la méditation qui ne soit autorisé. Toutefois, il faut remarquer qu'il y a là un fait exceptionnel. Car il ne convient pas que celui qui fait vœu de vivre en commun se complaise dans une solitude, laquelle, à la réflexion, ne va pas sans danger et peut avoir pour effet d'engendrer la morosité.

Être morose, n'est-ce pas pécher? La mélancolie, certes, s'entoure de charme et de grâce. Mais elle porte en même temps la marque de la faiblesse. Aussi doit-elle demeurer dans le monde. Une âme monastique ne la saurait connaître, et la joie, seule, doit éclairer le visage de ceux qui vivent avec l'image de Jésus dans leur cœur. Or, le moyen le plus efficace pour éviter la mélancolie, le moine le possède dans la vie en commun du monastère.

Mais ces heures de récréation ne passent point uniquement en méditations et en discours. Une large place y est faite à de menus événements privés. Ainsi le supérieur fait-il distribuer aux frères les lettres fraîchement arrivées. Ainsi chacun va-t-il quérir des officiers du couvent les objets — livres, encre, ustensiles de toutes sortes — qui lui font défaut. On se fait part mutuellement des nouvelles qui intéressent le cœur aussi bien que l'intelligence, et ce sont là de précieuses minutes de vrai délassement où s'éprouvent l'amour et la charité de tous envers chacun.

L'épreuve! C'est bien à cette heure et dans ce lieu qu'elle s'accomplit en effet. Et cela d'autant mieux qu'elle ne se force point. Nous ne sommes plus aux moments solennels des offices. Nulle contention, nulle sévérité, mais la simplicité juvénile de consciences épurées. Le jardin se transfigure en un paradis humain d'où monte, avec une timidité virginale, l'humble gerbe des vertus. Les préceptes du

petit chapitre suspendent dans l'air leur grave et douce beauté, comme des fleurs invisibles qu'on sent sur son front, sur ses lèvres, dans tout son être. La règle vit ici, toute-puissante, mais infiniment suave, plus belle et plus aimable de s'oublier, de s'ignorer.

Et puis, de toutes ces âmes qui se sont vouées à Dieu, s'élève une odeur preignante d'amour humain, tant il est vrai que, loin de se faire tort, ces deux amours se portent l'un l'autre, instinctivement, en s'exhaussant. Dans ce jardin du salut, on apprend, comme on ne le peut faire nulle part ailleurs, la fraternité humaine, et, vu à travers elle, l'amour divin paraît plus accessible et plus attachant. *Amor modum sæpe nescit, sed super omnem modum fervescit*, est-il écrit dans l'*Imitation*. Et c'est bien vrai que l'amour ne saurait être qu'un pur élan, qu'il importe peu qu'il sache comment il aime et pourquoi, qu'il se diminuerait à s'analyser et qu'il n'existe vraiment que dans la mesure où il participe du mystère.

Ici, un geste, une parole, un regard, une inflexion de voix porte en soi une lumière qui n'est pas du monde, mais où demeure pourtant une trace d'humanité. Il est juste qu'il en soit ainsi. L'expression de cet amour est bien celle de l'amour chrétien, fait de toutes les énergies, de toutes les beautés qui, alors qu'elles viennent des hommes, émanent encore de Dieu.

Et quel parfum que celui de ces âmes de perfection, si quotidiennement appliquées à l'œuvre d'amour qu'elles oublient ce qui n'est pas lui, et qu'elles vont avec humilité sur sa voie, sans fatigue, domptant les peines et les sacrifices, avec la certitude invincible des élus.

VÊPRES ET NONE.

Avec Matines et Laudes les vieux moines tenaient Vêpres pour l'heure solennelle entre toutes. Mais, avant que de la célébrer, la communauté chante d'abord la prière de None, la dernière des petites heures, la neuvième, la plus douloureuse, puisqu'elle rappelle l'heure où Jésus, ayant pardonné à ses bourreaux, expira sur la croix[1].

1. Autrefois, la communauté laissait un intervalle entre le chant de None et l'office de Vêpres. En été, on chantait None à une heure trois-quarts de l'après-midi et Vêpres à cinq heures et demie ou même sept heures selon la longueur des jours. Pendant la période d'hiver on célébrait Vêpres à quatre heures et demie ou à six heures selon que l'on avait chanté None entre deux et trois heures. De nos jours, les Vêpres sont chantées immédiatement après None.

Déjà la lumière décline, le soleil descend sur l'horizon, traînant après soi les vives clartés du jour. Une paix reposante s'étend sur le monastère. On dirait que s'éteignent les mille agitations des choses. Voici l'heure que saint Ambroise appelait *hora incensi*, l'heure de faire l'encens, voici l'heure des premières lampes, la *lucernarium* des anciens, l'heure vespérale qu'on célébrait dès le temps des apôtres et que l'Église assimile à l'heure où les Hébreux accomplissaient le sacrifice du soir [1] et lançaient sous les voûtes les parfums et l'encens qu'ils offraient à Dieu.

Les premiers chrétiens, à la tombée du jour, voulaient rendre grâce au Seigneur des bienfaits qu'Il leur avait donnés. Ils n'oubliaient pas non plus qu'à cette heure précise Jésus avait consommé le sacrifice de l'Amour suprême en instituant le divin sacrement de l'Eucharistie. Or, la sensibilité profonde de

1. Exod., xxix, 36.

ce moment ne pouvait se traduire qu'en des hymnes d'une particulière beauté [1], comme dans un culte empreint d'une vraie splendeur. Lisons, pour nous en persuader, ce récit de l'Abbesse Aetheria [2] : « A la dixième heure, l'heure qu'on appelle ici *licnicon* et que nous appelons chez nous *lucernare*, la foule se porte à l'Anastasis. Les cierges sont tous allumés, il fait une lumière infinie. On chante alors les psaumes du soir, *psalmi lucernares*,

1. Cf. cet hymne du soir, contemporain de Clément d'Alexandrie, et conservé dans l'office canonique actuel de l'église grecque :

Lumière joyeuse de la sainte gloire,
de l'immortel Père céleste
et saint heureux (fils),
O Jésus-Christ !
Nous voici au moment où le soleil se couche,
au moment où s'allume la lumière du soir.
Nous chantons le Père, le Fils,
et l'Esprit Saint de Dieu.
Tu es digne d'être en tout temps
célébré par des voix sans péché,
o fils de Dieu qui donnes la vie !
Et voilà pourquoi le monde te glorifie.

Cité par Mgr Pierre Batiffol, dans son *Histoire du Bréviaire Romain*, Picard, 1911, 3e édition, p. 10 et emprunté à Sozom., H. TE. III, 16.

2. Cf. p. 20.

qui sont des psaumes longuement antiphonés. Au moment voulu, on a prévenu l'évêque; il descend; il s'asseoit sur son siège élevé, les prêtres autour de lui, pendant qu'un diacre fait la commémoration de chacun, et que les *pisinni* ou jeunes enfants, qui sont là très nombreux, à chaque nom répondent *Kyrie Eleison* : leurs voix sont infinies. Le diacre ayant achevé son énumération, l'évêque prononce une oraison : c'est l'oraison pour tous, et l'assemblée, tant les fidèles que les catéchumènes, incline la tête. Puis l'évêque prononce l'oraison pour les catéchumènes, et ceux-ci inclinent seuls la tête. Enfin l'évêque prononce l'oraison pour les fidèles, et, à leur tour, ceux-ci s'inclinent sous la bénédiction épiscopale. L'office est fini : chacun s'en va après avoir baisé la main de l'évêque... la nuit est déjà noire [1] ».

Ainsi se déroulait l'office vespéral à Jérusalem vers la fin du ɪvᵉ siècle.

1. Cf. Batiffol, *op. cit.*, pp. 23-24.

Le saint Patriarche ne lui a pas conservé son caractère primitif de prière du soir, comme faisait au contraire Cassien qui l'appelait l'heure des lampes, *lucernaris hora*, à cause du moment tardif auquel on le disait. Par lui, il est devenu l'office de l'après-midi. Mais ses disciples en ont perpétué la splendeur. Mieux, ils l'ont enrichi des plus belles hymnes, des plus pures mélodies de la tradition et la majestueuse prière de Vêpres, sœur de la fraîche oraison des Laudes, resplendit en rayons puissants sur l'ensemble de la liturgie bénédictine.

*
* *

Les cloches ont sonné. Les moines sont au chœur. None est chantée. Vêtus de la chape, les prêtres, les acolytes ont suivi jusqu'à l'autel le sillage d'encens et de lumière des frères qui portent les cierges et de ceux qui répandent à flots l'encens, tandis que l'orgue, de sa voix

immense, envahit la nef et les bas-côtés. Puis le silence s'établit, et le premier antiphone s'envole des lèvres du prêtre, suivi presque aussitôt du psaume annonciateur : « *Dixit Dominus Domino meo* », souffle éternel et glorieux dont palpite depuis les temps bibliques l'âme chantante de la psalmodie. Et les versets se déroulent, tantôt précipités, tantôt ralentis, montant des poitrines, déferlant dans le chœur comme l'accent prolongé de l'âme rude d'Israël, indéfini, ininterrompu jusqu'aux paroles ultimes de chacun des psaumes, lesquels se perdent et se parachèvent dans l'abîme pacifiant de la doxologie.

Viennent le chapitre, le répons et l'Hymne, puis le *Magnificat*, le cantique de la Vierge, exaltation d'humilité, ivresse de louange, de bonheur, d'adoration, si profond et si grand que pour le chanter tous les moines sont debout, que le signe de la croix enveloppe tout d'abord leur front et leur poitrine, et que le prêtre, monté sur la dernière marche de l'au-

tel, immerge la porte du tabernacle et fait monter au long des cierges enflammés les vapeurs denses de l'encens, symbole de l'amour et de la purification.

Les prières chantées à Vêpres s'apparentent sensiblement aux prières des Laudes [1]. Celles dont on honore la Vierge respirent une particulière beauté. Il est aussi des temps privilégiés qu'illustrent des textes précieux, le Temps Pascal entre autres où, selon Lanfranc, les moines réguliers disaient tous les psaumes accompagnés de cet unique antiphone [2] : « *Sancti tui Domine florebunt sicut lilium alleluia, et sicut odor balsami erunt ante te alleluia* [3] ». Et je veux rappeler encore un exer-

1. « L'office du soir se composera de quatre psaumes avec antiennes. Après ces psaumes, on récitera une leçon de l'Apôtre; puis le Répons, l'Ambrosien, le Verset, le Cantique de l'Évangile, la litanie et l'Oraison dominicale, et enfin le renvoi. » Reg. c. XVII.

2. Encore maintenant aux fêtes des Apôtres et des Martyrs.

3. « Tes saints, Seigneur, fleuriront comme les lis, alleluia, et comme une odeur balsamique ils seront devant toi, alleluia. » Rapporté par dom Martène, *op. cit.*, L. I, cap. X

cice de la plus haute antiquité liturgique qu'on ajoutait d'ailleurs à l'office de Laudes comme à celui de Vêpres et que saint Benoît appelait le *supplicatio litaniœ*[1]. Cette *supplicatio* comprenait une série de prières énumérées au VIIe siècle par saint Colomban, toutes consacrées aux fidèles, aux prêtres, à la communauté, au prince, aux captifs, aux défunts, — prières de commémoration et de saint amour.

*
* *

L'office de Vêpres se termine comme celui des autres heures. Dans les premiers temps, dès que la dernière oraison avait été prononcée, on fermait les portes de l'église. Les moines montaient alors au dortoir. Ils enlevaient leurs chaussures de jour pour prendre celles de la nuit. Ils se rendaient ensuite au lieu qui leur était désigné pour la lecture

1. Cf. Batiffol, *op. cit.*, p. 114.

privée, et ils ne bougeaient plus jusqu'à ce qu'on les appelât au réfectoire. Là, il leur était permis de se désaltérer. Après quoi chacun se dirigeait vers la collation.

Ainsi en allait-il de l'heure solennelle de Vêpres, heure pacifiée de l'étoile du soir qu'on eût dit surgie des feux du couchant, selon les mots de saint Isidore : « *Vesper a sidere quod vesper vocatur, et decidente sole exoritur* ».

LA BIBLIOTHÈQUE

Un vieux proverbe, célèbre entre tous dans l'Ordre Bénédictin, déclare qu'un monastère sans bibliothèque est comparable à un camp sans arsenal : *Monasterium sine armario quasi castrum sine armamentario*. Le proverbe dit juste. On ne concevrait point un cloître, où le travail est la règle, démuni de son auxiliaire essentiel.

Aussi loin que nous portions nos yeux dans le passé des moines, nous découvrons immanquablement le signe de leur amour des livres. Dès l'origine ils les recherchent comme un bien nécessaire. Saint Pacôme les

chérit à l'égal d'un trésor inestimable. Son ardeur gagne ses successeurs, et, plus nous avançons dans l'histoire, plus nous voyons se développer et s'enrichir ces ateliers qui sont les sources authentiques de notre civilisation. Car on ne saurait trop le dire : alors que le monde ignorait à peu près ce qu'était un livre, les moines avaient su rassembler un grand nombre de textes. Déjà nul monastère qui ne possédât sa bibliothèque, et cela non seulement pour édifier sa vie spirituelle, mais pour apporter à la vieille Europe les germes et la matière de sa culture intellectuelle.

Quand Benoît embrassa la vie monastique, ces foyers de travail se trouvaient donc fortement établis. Il lui restait à organiser le temps que ses fils devaient partager entre la tâche de l'intelligence et celle de l'esprit, le travail et la prière. Et l'on comprend aisément que des rois, comme Charlemagne, aient contribué de toute leur autorité à l'enrichissement de ces bibliothèques.

Nous examinerons bientôt les ouvrages que peut renfermer une abbaye bénédictine. Mais remarquons dès à présent que les moines ne se contentèrent pas de collectionner. La copie des livres forma l'une de leurs occupations essentielles. Au sein du *Scriptorium* et sous la conduite d'un ancien, l'*armarius*, les moines, répartis par groupes, travaillaient avec l'attention la plus fervente à cette tâche sacrée. Et ce ne sont pas seulement les textes saints que l'on s'appliquait à transcrire, mais Aristote, mais Tite-Live, mais Virgile, Ovide, Cicéron, Horace, tout ce qui reste la gloire de la pensée antique [1]. Cassiodore encourageait ces travaux : « Celui de copier les livres a toujours été de mon goût plus que tout autre », déclarait-il. Mille autres abbés témoignèrent du même sentiment et l'on peut imaginer les services rendus ainsi au monde intellectuel [2].

1. Pour ne citer qu'un exemple, rappelons que les cinq premiers livres des *Annales* de Tacite furent ainsi conservés par l'Abbaye de Corbie.

2. Cf. le discours prononcé par M. Babelon aux fêtes

Et nous devons reconnaître dans le zèle que les religieux donnaient à cette tâche non seulement une science rigoureuse, mais un goût qui engendra sans tarder l'expression artistique la plus diverse et la plus rare. Si quelques moines pauvres, comme ceux de

du millénaire de Cluny, septembre 1910, et cité dans *Une Journée chez les moines* : « Il est un côté de l'activité des moines qui doit suffire à leur assurer, aussi longtemps que l'humanité vivra, la reconnaissance de tout homme qui pense et qui réfléchit. C'cst qu'ils se sont transmis, de siècle en siècle, pour nous le léguer, l'inestimable trésor de la littérature antique, le conservant précieusement comme les Vestales gardaient le feu sacré. Les moines du moyen-âge sont le trait d'union intellectuel entre l'antiquité et l'esprit moderne. Ils ont empêché que dans l'évolution normale de l'esprit humain, il ne se produisît soudain une rupture complète, une effroyable solution de continuité qui eût rejeté la civilisation dans l'abîme et l'eût fait rétrogader pour un nombre incalculable de siècles. L'antiquité serait à peu près oubliée et méconnue; sous la poussée de la barbarie germanique, elle eût sombré dans un désastre général bien autrement funeste que celui qui anéantit l'effort intellectuel des grandes civilisations d'Égypte et des empires asiatiques. Privés du trésor littéraire des Grecs et des Romains, le principal fondement de notre culture moderne nous eût manqué : qui oserait apprécier les conséquences qu'eût entraînées pour l'humanité une semblable catastrophe? »

saint Blaise, se virent réduits à faire courir leurs stylets sur de l'écorce de bouleau, nous pouvons, en revanche, admirer les psautiers, les missels, les bréviaires du moyen-âge, habillés des reliures les plus magnifiques, enrichis de gravures et d'enluminures que seule pouvait réaliser une esthétique spirituelle, animée d'une patience vraiment surhumaine. Tels de ces vieux livres, en effet, attestent à eux seuls l'effort non pas d'un moine, mais de plusieurs. Et comment douter qu'à ces travailleurs opiniâtres, à ces artistes anonymes, contempteurs de toute gloire terrestre, il fallût un zèle éclairé par le sens le plus sûr de l'éternité?

Au nombre des monastères qui, les premiers, purent se vanter d'avoir recueilli d'importantes collections, nous devons compter Saint-Wandrille, Fleury-sur-Loire, Bobbio, qui hérita des collections littéraires de Cassiodore, Saint-Amand, Corbie, Aniane, Saint-Gall et aussi Reichenau qui, dès le

début du IXe siècle, possédait quatre cent cinquante manuscrits[1]. Plus tard, ce sont les Mauristes qui en rassemblent plus de trois mille, c'est la bibliothèque de Saint-Germain de Paris avec ses soixante mille livres et ses huit mille manuscrits. De nos jours on sait la richesse des bibliothèques de Vienne, de Dresde, de Berlin.

La bibliothèque d'une abbaye bénédictine nous apparaît donc, dès les premiers âges, comme le centre où l'intelligence des religieux réunit d'innombrables documents pour les sauver de la dispersion ou de l'anéantissement. Et rien n'est plus édifiant que de voir, au sein d'un âge où la fréquence des guerres et l'avilissement des mœurs avaient pris force de coutume, se dresser, pour la sauvegarde de l'intelligence et de la civilisation, ces arsenaux sacrés.

1. Cf. Dom Usmer Berlière, op. cit. p. 122-123.

*
* *

L'angle de l'abbaye où repose la bibliothèque semble être particulièrement l'endroit du silence et de la paix. Comme l'Église, comme la cellule, comme les longs cloîtres où l'âme chemine vers les pures tâches monastiques, il est juste que l'esprit de recueillement garde le lieu où s'accomplit l'une des premières fonctions de la vie conventuelle.

La porte franchie, le silence s'éclaircit de toute la lumière des larges fenêtres. Chaque rayon des hautes cases, chaque livre des rayons en apparaît tout animé, tout vivifié. Les bois des tables et des chaires en deviennent plus clairs, et le grand Crucifix qui domine l'entrée et embrasse ce temple du travail de son geste meurtri, le Crucifix donne à ce décor doucement auréolé le sens absolu de son âme et de sa fin.

début du IXe siècle, possédait quatre cent cinquante manuscrits[1]. Plus tard, ce sont les Mauristes qui en rassemblent plus de trois mille, c'est la bibliothèque de Saint-Germain de Paris avec ses soixante mille livres et ses huit mille manuscrits. De nos jours on sait la richesse des bibliothèques de Vienne, de Dresde, de Berlin.

La bibliothèque d'une abbaye bénédictine nous apparaît donc, dès les premiers âges, comme le centre où l'intelligence des religieux réunit d'innombrables documents pour les sauver de la dispersion ou de l'anéantissement. Et rien n'est plus édifiant que de voir, au sein d'un âge où la fréquence des guerres et l'avilissement des mœurs avaient pris force de coutume, se dresser, pour la sauvegarde de l'intelligence et de la civilisation, ces arsenaux sacrés.

1. Cf. Dom Usmer Berlière, op. cit. p. 122-123.

*
* *

L'angle de l'abbaye où repose la bibliothèque semble être particulièrement l'endroit du silence et de la paix. Comme l'Église, comme la cellule, comme les longs cloîtres où l'âme chemine vers les pures tâches monastiques, il est juste que l'esprit de recueillement garde le lieu où s'accomplit l'une des premières fonctions de la vie conventuelle.

La porte franchie, le silence s'éclaircit de toute la lumière des larges fenêtres. Chaque rayon des hautes cases, chaque livre des rayons en apparaît tout animé, tout vivifié. Les bois des tables et des chaires en deviennent plus clairs, et le grand Crucifix qui domine l'entrée et embrasse ce temple du travail de son geste meurtri, le Crucifix donne à ce décor doucement auréolé le sens absolu de son âme et de sa fin.

Là tout labeur et toute pensée se parfont encore sous le regard éternel de Jésus. Ils lui empruntent et leur conscience, et leur souffle, et leur force.

Quels textes, quelles pensées veillent donc ainsi parmi ces milliers de livres rangés au long des rayons?

C'est d'abord la Sainte Écriture, source première et lumière de Dieu que, de tout temps, les moines connurent et méditèrent avant toute autre, la Sainte Écriture avec ses éditions innombrables. A côté du saint Livre se pressent les commentaires par lui suscités au cours des siècles. Puis les écrits des Pères de l'Église, inspirateurs de la discipline. Voici les homélies chrétiennes, les documents où dorment les témoignages des martyrs. Plus loin, les Conférences et Institutions de Cassien, les gigantesques travaux des Mauristes, exégètes de la science la plus minutieuse et de l'application la plus obstinée. Voici les livres de la Dogmatique, saint

Thomas d'Aquin, saint Anselme, saint Bonaventure, Pierre Lombard, les écrits des bénédictins de Salzbourg, les Études et les Annales de Mabillon, l'Histoire des Saints par les Bollandistes, les multiples travaux où les moines pourront s'initier aux subtilités de la Morale, de l'Ascèse, de la Philosophie, du Droit ecclésiastique. Voici encore les textes historiques, scientifiques, littéraires, et mille études consacrées à l'Art, et les ouvrages sur la liturgie, chers entre tous aux Bénédictins, particulièrement aux Mauristes qui apportèrent à les édifier un savoir si scrupuleux et à Dom Guéranger qui fit preuve en cette matière d'une critique nécessairement plus moderne, — la liturgie dont les témoignages, bréviaires, missels, livres d'heures, livres pontificaux, recueils grégoriens, antiphonaires, attestent l'harmonieux rayonnement de l'amour chrétien.

Il faudrait encore évoquer des milliers et des milliers de volumes, depuis les vénérables

in-folios jusqu'aux minuscules impressions, trésors uniques où s'affirment les connaissances les plus variées, tant de l'ordre profane que de l'ordre religieux, innombrables travaux où se forme la culture du moine et qui ne concourent pas moins à l'épanouissement de son intelligence qu'à la libération de son esprit.

Les temps les plus reculés, et l'heure présente, et les âges intermédiaires, il n'est aucun siècle qui ne possède au sein des bibliothèques bénédictines une place que mesurent la diversité, le nombre, la valeur de son effort. Ajoutons que chaque monastère reçoit les livres, les revues, les publications modernes. Et si quelque père s'aperçoit que tels matériaux indispensables à son travail sont absents de la bibliothèque, il en avise le bibliothécaire ou son Abbé, lequel se fait un devoir, le cas échéant, d'envoyer son fils là où sa tâche le réclame.

*
* *

On le voit, c'est à bon droit qu'on a pu comparer la bibliothèque d'un couvent à un véritable arsenal. Et l'Abbé ne saurait évidemment suffire à veiller sur son organisation. Aussi reconnut-on, dès les premiers temps, la nécessité de nommer un bibliothécaire.

C'est une tâche lourde que la sienne. Non seulement le bibliothécaire ne peut accorder trop de soins à ce lieu qui renferme des richesses inestimables; mais nulle besogne ne demande plus d'intelligence, plus de minutie, plus d'habileté. Qu'il s'agisse d'établir le catalogue, de classer les livres, d'ordonner les prêts, d'acheter, dans les limites de son budget, les publications nouvelles, le bibliothécaire doit faire preuve de capacités fort diverses. C'est pour lui une obligation que de se tenir au courant des livres qui paraissent et des articles propres à intéresser la vie du

couvent. Sans cesse il lui faut renouveler ses connaissances bibliographiques afin d'être en mesure de fournir à ses frères les renseignements qu'ils peuvent avoir à lui demander. Bien plus, il ne suffit pas qu'il joue ce rôle de vivant répertoire. Il doit encore témoigner à tous et en toute occasion de cette patience courtoise et obligeante que nous ne rencontrons pas toujours chez nos séculiers et qui prend ici le caractère d'un devoir et d'une vertu. Ne semble-t-il pas d'ailleurs que la patience à toute épreuve participe de la nature même de sa fonction? Si l'on gardait le moindre doute à ce sujet, il suffirait de se rappeler l'exemple fameux que nous rapporte Dom Tassin. C'est de Dom Jacques Loyau, bénédictin de Saint-Maur, que nous parle l'historien. Et je ne sais pas de conscience plus édifiante que celle de ce moine qui, appelé à Saint-Germain-des-Prés, rédigea en deux exemplaires composés, le premier de quinze volumes in-folio, l'autre de vingt-deux,

le Catalogue alphabétique de toutes les matières contenues dans les livres imprimés de l'Abbaye[1].

Une dernière responsabilité incombe au Père bibliothécaire : il ne détient rien moins que les clefs de l'Enfer! L'enfer de son domaine, on le devine, se réduit à peu de chose. Et pourtant, quel mal, aux conséquences illimitées, ne peut-il pas surgir de cette petite armoire où sont emprisonnés les livres venimeux! Ces mauvais livres sommeillent sous l'œil vigilant du bibliothécaire. Parfois il leur donne une liberté provisoire. C'est qu'un frère se voit obligé de les consulter pour son travail. Mais le bibliothécaire ne les livre qu'avec une autorisation spéciale.

Le rôle du bibliothécaire peut sembler effacé à quiconque n'a jamais passé un seuil bénédictin. Ce n'est là qu'une apparence.

3. Cf. Dom Tassin, *Histoire Littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, p. 649-650.

Nulle fonction ne se révèle plus laborieuse et plus utile que la sienne.

*
* *

Mais on ne donnerait pas à la bibliothèque monastique son véritable caractère si l'on ne considérait en elle qu'une collection de livres et de manuscrits, si précieux fussent-ils. Pour la comprendre vraiment, il faut la situer sur son plan spirituel.

Tout comme il ferait d'un instrument d'étude, le moine en use comme d'un moyen puissant de perfectionnement. Jamais il n'oublie qu'au-dessus de ces tables et de ces documents plane l'esprit de vie et de vérité. Aussi l'étude prend-elle, parmi ces murs, un aspect d'oraison qui la féconde et la sanctifie. L'œuvre qui s'y accomplit dépasse les limites de l'intelligence et du temps. On sent que, née aux âges anciens du monachisme primitif, rien ne saurait plus l'arrêter jamais et que,

pareille au mouvement d'une âme, elle ne doit plus connaître qu'une immortelle destinée.

C'est qu'en effet le souffle de l'étude est bien ici un souffle d'âme. Ces livres innombrables, épars comme les poussières du temps, que sont-ils d'autre que l'âme du passé, que l'histoire révolue de la grande famille universelle et de la science religieuse? Et le regard se peut-il arrêter sur eux sans voir ouvertes aussitôt devant lui la perspective des travaux futurs, l'immensité de l'avenir laborieux dont le moine bénédictin se sait par avance l'ouvrier solidaire et responsable ?

Ces livres que tant de pieux ancêtres ont feuilletés avec amour, il les ouvre à son tour avec la vénération dont on entoure les chères reliques. Il retrouve à chaque page la trace des méditations de ses pères. Il les reprend là peut-être où elles s'étaient arrêtées. Peut-être aussi ne fait-il que les recommencer,

mais, certainement, il continue leur chant intérieur et elles prennent dans son cœur des airs de sainte communion.



Liber scriptus intus et foris, le vrai livre est écrit au fond de l'être comme en dehors de lui. Ces mots gravés au pied du Crucifix disent vrai. Le jeune moine qui commence à déchiffrer la vaste bibliothèque devine bientôt en elle l'image de la famille sainte à laquelle il appartient désormais. Il comprend la profondeur de son enseignement et la force de sa signification traditionnaliste, et point n'est besoin de longues réflexions pour l'assurer qu'avec son amour elle sollicite de lui, comme un engagement, la volonté de l'enrichir à son tour par son travail et par sa vénération. Pour cela une résolution ferme suffit, et le jeune frère ne peut oublier le souvenir des moines de saint Bruno qui amas-

sèrent, en dépit de leur pauvreté, un précieux trésor de livres.

On le conçoit sans peine : jamais une bibliothèque bénédictine ne saurait être trop riche. Elle ne réalise pas seulement le rempart derrière lequel les travaux de l'antiquité sont venus s'abriter contre tous les dangers et toutes les barbaries, elle s'impose encore comme un temple de la méditation, comme un foyer de la vie spirituelle. Et depuis longtemps les moines l'ont convertie en un laboratoire de science dont l'efficacité s'affirme à quiconque ne méconnaît point la vie intellectuelle du temps passé et de l'heure présente.

En vérité, ce lieu révéré par les moines à l'égal des plus importants du monastère offre une image de singulière intensité à celui qui, avant de passer le seuil, se retourne pour l'embrasser de son regard. Il semble alors que sous ses voûtes baignées de lumière, de même que sous les hautes ogives de l'église,

monte, lente et silencieuse, une forêt de cierges dans une ivresse d'encens. Ainsi va la marche de l'esprit, vague tranquille dans la mer des siècles, plus forte que toutes les violences, dominatrice, invincible, sûre puissance d'éternité.

COMPLIES

Je me rappelle un soir de septembre, tout lénifié de douceurs grises, au seuil languide de l'automne.

Soir indécis, veille de départ, minute indéfinie, où l'on sent qu'une âme nouvelle est venue se poser sur notre âme et qu'un imperceptible frisson jailli du mystère de l'heure suffirait à noyer de larmes nos pauvres yeux perdus.

Heure exquise du poète, heure trouble des malades, heure de complies pourtant où s'agenouillent les fatigues, où défaillent les misères, où s'endorment les tourments. N'est-ce pas

aussi l'heure où Jésus entra en agonie, l'heure où son corps aimé fut couché au tombeau?



Le repas du soir terminé, j'étais sorti de l'abbaye, sur la route, désireux de solitude, avide de promener mes yeux une dernière fois sur les bois et sur les champs d'alentour. On eût dit qu'ils étaient trempés des gouttes claires des cloches, allongés en des gestes soumis d'oraison. Une paix immense suspendait au-dessus d'eux sa fraîcheur et, quand l'haleine des bruyères soufflait dans la brise sa caresse enivrée, il se répandait sur toutes choses comme un tremblement de beauté spirituelle.

Paysage de féerie vaporeuse où chaque objet s'irréalisait. Le soleil évanoui, la lune apparue à peine, les étoiles encore pâles, dépaysées de n'avoir pas autour d'elles la nuit profonde où baigner leur éclat, et, là-bas, au

ras de la route, blottie dans la couronne des bois, la ligne massive et décolorée de l'abbaye muette.

Paysage surnaturel, recueillements, transparences, effacements...

Les arbres dénudés s'effilaient comme des cierges vers le firmament. Une lumière d'agonie s'immobilisait dans la dentelle envolée des branches, décrue de minute en minute, en allée, expirante. Silencieusement, tout un monde s'agitait dans les fourrés violets des bois. Des vapeurs légères, encens de crépuscule, montaient lentement des labours. Des mots sacrés s'élançaient à tire-d'aile vers la courbe des horizons... Heure mystique, pacifiée d'inexprimables douceurs, gardée par d'immatérielles présences, où le cœur se prend insensiblement aux choses, s'unit à elles, se fond en elles.

Je restai là, sur la route, jusqu'au moment où la cloche familière s'ébranla, dépliant dans l'air vespéral ses ondes tremblantes et brisées,

fleurs du soir tombant de la tour, une à une, feuille à feuille.

Revenant alors sur mes pas, je me dirigeai vers le monastère, où s'apprêtait le dernier office.

*
* *

La clôture franchie de nouveau, j'allais pénétrer dans l'église, quand je vis les moines arriver de toutes parts, sans bruit, le capuchon rabattu sur le visage, et se ranger auprès de l'une des portes en deux longues files immobiles. C'était la *station*, le rassemblement avant l'entrée solennelle.

Sur un signe de l'abbé, le cortège silencieux se mit en marche. Un novice, debout sur le seuil, tendait ses doigts trempés d'eau bénite, et chacun, s'en étant aspergé, gagnait sa stalle.

A mon tour, j'entrai dans l'église. La nef et les bas-côtés s'étaient effacés dans l'ombre. J'éprouvai l'impression soudaine d'un repos

sans fin, d'une paix surhumaine. Pour toute lumière, une lampe d'où fléchissait une lueur faible, tandis que dans le vide palpitait, âme inquiète et fiévreuse, l'étoile du Saint-Esprit.

Les moines s'étaient agenouillés devant leur stalle pour une oraison brève. Bientôt, après avoir reçu la bénédiction de l'abbé, le lecteur monta dans sa chaire et lut un paragraphe d'une homélie de saint Grégoire, auquel il ajouta, suivant l'usage, un texte tiré du célèbre recueil des *Collations* de Cassien. C'est de là que vient en effet, le nom de « Collation avant complies » donné à cette lecture[1], ou plutôt au léger goûter des soirs de jeûnes, qui avait lieu durant cette lecture des *Collations*.

Au bout de quelques minutes, l'abbé fit un signe. Le lecteur s'arrêta aussitôt et prononça

1. Primitivement, le lieu choisi pour cette lecture n'était pas le chœur, mais le chapitre, ou même le réfectoire, comme c'était l'usage dans la congrégation de Bursfeld, aux jours de jeûne. Certains moines se réunissaient dans le cloître, sans assigner un lieu déterminé à cet exercice. C'est ainsi que les Cisterciens appelaient cette lecture « la lecture du cloître », *lectio claustri*.

les paroles : *Tu autem Domine miserere nobis.* L'abbé ajouta : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* Tous répondirent : *Qui fecit cælum et terram.*

Sur ces mots, les moines se levèrent. Le moment de *complies* était venu.

Complies, c'est-à-dire achèvement. Mot que le latin prolonge musicalement, *completorium*, en une finale bien faite pour défaillir sous l'ombre des voûtes, dans le soir des cloîtres, syllabe tombante de tombée du jour.

Mot ignoré des anciens moines, office éclos de l'invention de saint Benoît, étoile avant le sommeil allumée pour la première fois dans les crépuscules du quatrième siècle, bonne prière au seuil de la nuit, sœur de prime, l'oraison du petit jour. *Complies, Completorium*, c'est un office à part, une heure de lassitude et de petit deuil.

Qu'y a-t-il au fond des psaumes qu'on y chante, sinon le frémissement de l'approche de la nuit; sinon le corps de Jésus sur la croix,

pensée apaisante, image silencieuse de la mort?

Psaumes, hymnes, prière, pourquoi tant d'ardeur implorante si ce n'est pour tromper l'effroi que tous nous connaissons? — « Que Dieu nous accorde une nuit tranquille, qu'il nous donne une fin bénie! » s'écrie l'abbé. Et les frères psalmodient : « Parce qu'il a espéré en moi, dit le Seigneur, je serai son protecteur ; je serai son protecteur parce qu'il a connu mon nom. » — Vieux textes qui se déroulent, s'enlacent aux mains jointes, caressent les lèvres et rassurent le cœur.

Oh! le recueillement unique de complies! Je m'étais réfugié au-dessus du chœur dans la loggia où m'avait conduit le murmure des voix psalmodiantes, le lendemain de mon arrivée, à Matines. J'étais seul, je distinguais à peine, dans l'ombre des stalles, quelques silhouettes de moines. Du vaisseau de l'église montaient les chants. Sur le chemin du ciel, ils m'effleuraient, en passant. Je ne voyais pas, j'entendais et j'éprouvais...

C'est, dans la maison divine, l'heure intime entre toutes, celle où le cœur se libère, où l'âme déferle au delà de ses limites naturelles, où l'esprit, délivré des soucis, peut se ramasser en lui-même et s'ouvrir de toutes ses ailes au souffle qui l'embrase.

Volupté de l'ombre! Mer sans horizon sur laquelle s'ouvrent des regards nouveaux, où viennent s'abîmer les impérieux élans de l'âme. Une ardeur mystérieuse, accourue on ne sait de quel étrange foyer, prodigue au croyant sa large et suave caresse, et l'en grise, et le transporte, et le transfigure. Traversé par une soudaine jeunesse, le cœur se sent enseigné par la bouche des anges. Le sens des mots flamboie, les symboles resplendissent.

Puis, tout à coup, c'est comme un trou dans la psalmodie, un silence subit où se suspendent tous les souffles de vie, silence d'attente où quelque chose s'agite au-dessus des fronts penchés, où tombent, du haut des voûtes obscures, des bénédictions douces et chaudes.

Tout cela! Combien je me rappelle tout cela! Alors, l'abbé traça dans l'air un signe de croix sur les frères. Et un chant s'éleva du chœur, un dernier chant, incomparable de beauté, tissé d'inflexions tendres comme des caresses, de mots nimbés de larmes, chant d'âme en mal d'amour, chant à la Vierge Mère, *Salve Regina*, où balbutie l'inépuisable, la grande force puérile du cœur humain divinisé par la foi!

Quels lointains insoupçonnés me révéla ce cantique modulé sur une vieille mélodie grégorienne par des voix riches comme des souffles d'âme! Les mots d'imploration, les mots d'espoir, *Mater misericordiæ, Vita, Dulcedo, O clemens, O pia,* d'abord tournoyants sur le chœur, puis escaladant de leur vol léger la nef, puis s'évanouissant vers l'au-delà!

Quelques prières encore, un fidèle souvenir aux morts, à saint Benoît, enfin le silence définitif, le silence de la nuit.

L'abbé donna le signal du départ, et les

moines disparurent dans l'ombre. Je revins par les cloîtres où descendait, en nappes claires, la lune. De retour dans ma cellule, je m'aperçus qu'il était huit heures et quart, l'heure à laquelle les moines doivent être couchés. Alors, l'abbaye m'apparut vraiment ensevelie dans le silence, dans ce silence absolu où s'inquiète toujours le cœur de l'hôte qui passe une première nuit dans un monastère.

Seule, de quart d'heure en quart d'heure, tintait une petite cloche.

En élevant ma lampe au-dessus de mes yeux, je relus les mots inscrits à la tête de mon lit : *Salva nos Domine vigilantes, custodi nos dormientes*, « Sauve-nous, Seigneur, alors que nous veillons, protège-nous alors que nous dormons ».

Épuisé par trop de beauté, par trop de volupté, le cœur endolori par l'effusion de vie intérieure dont je venais d'être à la fois témoin et sujet, je ne me sentais plus la force de penser. Je songeais seulement aux *Chemins de*

l'âme si richement décrits par Térèse d'Avila. J'imaginais ce que peuvent être les premiers tressaillements, les premiers effluves du ravissement mystique, et quand, après avoir fait la nuit dans ma cellule, je me glissai dans mon lit, un doux écho me murmura dans l'âme le petit mot sonore : *completorium, completorium...*

Mot endeuillé, mot de crépuscule, il a chanté, depuis, bien souvent dans mon cœur! Quand le soir tombe et que les fatigues du jour s'apaisent dans son ombre, il est rare que sa dernière syllabe ne vienne pas caresser tendrement mon oreille à la façon des flots dont le bruit se prolonge au fond des petites conques marines. Alors, tout un passé, au fond de moi, s'émeut, et je m'accuse toujours, comme d'un sacrilège, du geste qui, en allumant la lampe, anéantit le cher mirage.

LE COUCHER DES MOINES

« Depuis la sortie des complies, il ne sera plus permis à personne de parler d'aucune chose à qui que ce soit », est-il écrit dans la règle [1].

L'abbé a donné le signal du départ. L'un après l'autre les moines quittent l'église. Leurs silhouettes encapuchonnées glissent sur les dalles, se coulent silencieuses le long des murs, dans l'ombre épaisse où elles s'effacent.

Chacun rentre dans sa cellule. Mais, auparavant, les frères ont à cœur d'accomplir un

1. Reg. S. Bened., cap. XLII.

geste intime de sanctification. C'est la visite des autels, autel de la Vierge, autel de saint Joseph, autel de saint Benoît. Agenouillements, murmures dolents, repentir pour les fautes de la journée, toute une musique de silence moutonne en frissons muets dans la nuit. Avant le sommeil, qui ne voudrait encenser d'une odeur de viatique son âme, son âme que Dieu peut rappeler à Lui soudainement?

Usage lointain que cette visite nocturne des autels. Dans les anciens couvents, dans la congrégation de Bursfeld en particulier, les moines s'en acquittaient en commun, et non individuellement. Les enfants allaient les premiers sous la garde des maîtres, les frères venaient ensuite. Puis on montait au dortoir, et là, suivant la prescription d'un abbé, la bouche et le cœur devaient se transformer en de secrets sanctuaires, tandis que la conscience se remémorait la suite de ses péchés avec des gémissements, avec des soupirs, avec

des larmes. On se recueillait ensuite en une dernière méditation jusqu'au moment où la clochette de l'abbé tintant, chacun s'étendait sur sa couche en prononçant le verset : *Pone, Domine, custodiam, ori meo, et ostium circumstanciae labiis meis.* — « Pose, Seigneur, une garde à ma bouche, et sur mes lèvres une porte qui les vienne clore ». Alors, les yeux se fermaient, et les frères, les membres doucement rompus par le travail de la journée, s'endormaient dans le Seigneur.

*
* *

Après huit heures et quart, les lumières s'éteignent. Dès que le portier du monastère lui a remis les clefs, l'abbé prend une lanterne et vient s'assurer parfois que la prescription du sommeil se trouve respectée[1]. Exceptionnellement, pour des raisons de prière ou de

1. Notons pourtant que, pratiquement, il n'est jamais fait usage du guichet.

travail, certains pères reçoivent l'autorisation de veiller jusqu'à neuf heures. Mais cette heure marque généralement la limite de la veille.

En effet, le sommeil est sacré. Les lèvres et l'esprit doivent puiser en lui les forces du lendemain, la vertu des méditations salutaires et des oraisons fécondes. Ses mains une fois posées sur les cellules, c'est le frais enveloppement de la bénédiction divine, la rosée bienfaisante de la paix et de l'oubli. Et les étoiles du ciel qui fascinent, immobiles et douces, les flèches grises des tourelles, l'incurvation des ogives qu'on dirait des mains jointes, font, pour la maison sainte, de l'heure du sommeil une heure vigilante d'office, une arche de silence entre le jour qui meurt et celui qui va naître.

Le silence! Silence du préau, silence du chapitre, silence des offices, silence des cloîtres! Mot tranquille, mot d'abri, déployé discrètement, dès l'entrée, au fronton de la

porte, frère de cet autre mot tout bref, tout simple, tout consolant, *Pax... Silentium* et *Pax,* petites ailes légères, fraternelles, hospitalières !

Puissante séduction des mots amis : sans effort, ils s'emparent de l'hôte qui franchit le seuil, et leur vérité s'impose, aimable et bonne, au cœur las, au cœur meurtri qui, derrière eux, se sent maître de lui, invinciblement, et si sûrement protégé contre les duretés du monde !

Bon silence des heures, mais plus pacifié, plus profond que tous, silence de la nuit, retrait sûr où se répand, indéfiniment, le charme mortel de la solitude. Lui seul libère nos puissances intérieures, nos suggestions si chères, tellement plus actuelles et présentes que celles des lois humaines où l'âme appauvrie se débat !

Oh ! silence de complies, tout azuré de *Salve Regina,* à peine alourdi des parfums ardents de tant de fleurs mystiques offertes

dans le soir des chapelles, est-il rien qui vous puisse ressembler que le silence extasié où deux cœurs s'étreignent en un même sanglot d'amour?

Tout s'épure, tout se sanctifie dans le silence nocturne. L'être sort de ses limites et ne distingue plus son essence de l'essence universelle. Cette communion, seule, l'apaise. Et, pour l'âme chrétienne, le grand Tout c'est une seule unité, la divine Personne dont les bras l'attirent, l'absorbent et l'anéantissent.

Aux âges premiers du monachisme, au-dessus des laures rangées par Antoine, le grand ermite, dans la vieille Égypte, aux bords du fleuve sacré, — Arsinoë, Pisper, montagne élue du saint, — puis, plus haut vers le delta, près des ruines de l'ancienne Thèbes, au désert d'or de la thébaïde, sur les monastères assoupis de saint Pacôme, c'est lui, le silence, aux traînes immenses, qui déjà planait, conscience aveugle de l'éternité,

ombre auguste de l'ascète, épervier du ciel, souverain, immobile et frémissant.

Voilà ce qu'éprouve le moindre frère lai, alors que son regard n'a pas définitivement chaviré dans le sommeil. Son imagination, à tire-d'aile, rejoint les temps les plus reculés, comme, tout à coup, son cœur tressaille de la présence divine. Le temps, l'espace, tout ce qui étrangle aux impasses humaines, tout cela meurt, et s'efface, et s'oublie. Le silence de Dieu découvre en des éclairs de rêve l'intemporelle clarté du monde mystérieux promis aux justes...

Certes, dans ce silence où s'ancre le sommeil des moines, il y a des richesses royales de beauté, de grandeur et de sévérité sacrée, mais quelle étreinte de paix, quelle volupté d'au-delà dans son abandon qui soulève l'âme sur les ondes de l'esprit plus haut que le firmament, par delà la mer tremblante des étoiles !

Un soir où je m'étais enfermé dans ma cellule, les épaules chargées encore des

ombres de complies, je songeais que, loin de prêter aux seules douleurs le refuge de son cœur, le silence aime à vivifier souvent les tendres racines du bonheur. Frère délicat aux gestes secrets, ne sont-ils pas dignes des joies divines ceux qui t'appellent en un signe immobile, les mains tendues, les bras en croix, les yeux fermés, les lèvres closes?

Sainte beauté de la règle, dont la tendresse se couche humblement à tes pieds invisibles et fait de son désir une sublime loi d'amour! Le silence lui fut toujours un domaine réservé. Jamais il n'apparut à sa pensée sous une forme autre que celle d'un ange gardien de sa divine religion.

De complies jusqu'à prime, quel doigt impie oserait, dans l'enceinte endormie, toucher aux plis fragiles de son suaire! Qui n'en devrait spontanément satisfaction? Ma mémoire me suggère, en effet, une édifiante anecdote de la vie de sainte Austroberte, abbesse de Pavilly.

Un jour, comme le chant prolongé des matines avait exigé de la communauté un effort soutenu, les sœurs, sur l'ordre de la supérieure, s'étaient recouchées. Or, l'abbesse résolut de voir si toutes reposaient. Elle allait à travers le dortoir, dans une lumière de crépuscule et d'aurore, à pas lents, retenant son souffle et s'arrêtant devant chaque lit. Mais la sœur de garde s'étant éveillée, les yeux clos à moitié, l'apostropha aussitôt sans plus d'examen, murmurant : « Sœur, pourquoi fais-tu ainsi ? Pourquoi troubles-tu celles qui reposent ? » Et lui infligeant la pénitence prescrite : « Va, dit-elle, va auxpieds du crucifix ! » Alors, pleine de joie, la sainte abbesse y courut avec empressement.

Quelle fraîche couronne ne tresserait-on pas avec ces anecdotes qui sont comme les fleurs vives de la vie des cloîtres ? Elles dissiperaient beaucoup d'imaginations vaines. Elles démontreraient que l'ascèse la plus grave décèle un fond attendrissant de dou-

ceur légère quand ceux qui vivent d'elle la pratiquent avec cette vertu, divine entre toutes, qu'on appelle la simplicité du cœur.

LA MORT
ET LE CIMETIÈRE DES MOINES

Il est un événement devant lequel notre faiblesse, toujours prête à la pitié, ne peut se courber sans un frémissement de révolte : c'est la mort d'un des nôtres, surtout quand il est jeune.

Une pareille mort soulève dans notre cœur une vieille haine vivace, sœur du sentiment trouble des mystères qui l'entourent. Les germes mauvais qui poussent dans l'ombre de l'être et que la raison pensait avoir étouffés surgissent alors avec une soudaineté qui déçoit et humilie.

Tout autre, pourtant, s'affirme la pensée des hommes qui ont consacré leur vie au perfectionnement de l'âme. Ceux-là, s'ils nourrissent des pensées chrétiennes, réagissent différemment, et, pour peu qu'ils aient vêtu l'habit monastique et professé le renoncement au monde, découvrent un prétexte de joie là où les gens du siècle ne voient qu'une raison de deuil.

Pour moi, lors de ma première visite au monastère bénédictin de Maredsous, j'appris que, peu de temps avant ma venue, était mort un jeune moine dont le souvenir se faisait particulièrement cher au cœur de ses frères. Le récit que j'entendis de ses derniers moments, la vision que je conservai de l'endroit où il repose, émurent ma sensibilité d'un charme si nouveau que les pensers dont je partageais l'habituelle mélancolie dépouillèrent leur aspect sévère pour affecter une physionomie moins hostile, accueillante presque.

*
* *

Nous avons tous présente à la mémoire la lettre écrite par Pascal à sa sœur aînée, Mme Périer, et à son mari, sur la mort de Pascal, le père. « Il n'est pas juste que nous soyons sans douleur comme des anges qui n'ont aucun sentiment de la nature; mais il n'est pas juste, aussi, que nous soyons sans consolation comme des païens qui n'ont aucun sentiment de la grâce. » Et M. Singlin ne s'écriait-il pas, quelques heures après la mort de Jacqueline Pascal : « Pour elle, on s'en doit réjouir, et pour moi je ne m'en dois pas attrister. »

M. Singlin avait l'âme moins tourmentée que ne l'était celle de Pascal. Il ne connaissait guère les inquiétudes qui étreignent. Son cœur s'avouait simple, sa foi inébranlable, et toujours ses paroles respiraient la saveur du bon sens.

Il est pourtant remarquable qu'en présence

de l'événement suprême, c'est lui qui prononce les mots du vrai détachement. Ceux de Pascal, dictés par une pensée identique de l'au-delà, demeurent plus sensiblement humains.

Et, ce faisant, M. Singlin nous conduit à comprendre l'attitude des moines à cette heure décisive, eux dont l'ascèse vise, en même temps qu'elle tourne leur effort spéculatif vers les visions célestes, à faire l'âme plus simple et le cœur plus léger.

Mais il y a plus. Au sentiment du détachement les moines s'efforcent d'ajouter celui de la joie.

Quand l'un des siens entre en agonie, la communauté s'empresse dans la cellule du moribond. Rien n'est assez beau, rien n'est assez doux pour le frère qui va mourir aux vaines tribulations du monde. Son infirmité fait de lui l'image du Christ souffrant. Les maux qui le tenaillent sont bénis puisqu'ils lui donnent une part dans la douloureuse pas-

sion de Jésus. Dès lors, avec quel zèle n'approchera-t-on point de lui, puisque, à cette heure, l'aimer plus tendrement, c'est adorer en lui, d'une adoration plus vivante, le Maître?

Qu'une joie tranquille l'enveloppe donc comme en des langes divins; que les minutes de l'adieu soient légères à celui qui va connaître l'émerveillement de l'éternité!

Ces minutes! Elles comptent parmi les plus ardentes de la vie des cloîtres. Là-bas, elles ne sauraient être celles de la mort, mais seulement les minutes enchantées où l'essence divine de la créature se fond dans la source invisible et première, minutes de retour, minutes d'envol, minutes d'éclosion surnaturelle et de libération totale!

Or, pour cette naissance tant souhaitée, l'âme veut de délicates transitions.

En mémoire de Jésus qui disait : « J'ai été malade et vous m'avez visité », la blanche famille monastique se resserre autour de la cellule où tremble une soudaine lumière d'aube.

En mémoire du maître qui déclarait: « Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits qui sont à moi, c'est à moi-même que vous l'avez fait », elle invente pour l'agonisant de tendres soins de mère, car un malade est toujours un petit, car un mourant, c'est toujours, pour un regard chétien, le nouveau-né qu'on ne sait trop chérir.

L'âme qui s'en va, n'est-ce pas la messagère qu'on envie, qu'on charge de chaudes prières pour le ciel mystérieux où nos pauvres yeux la chercheront bientôt en vain?

Aussi, comme on ne la possède plus que pour un temps immesurable, il faut la choyer amoureusement. Rien pour elle est-il assez délicat, aucune splendeur peut-elle assez la préparer aux magnificences du royaume tout proche? Que, du moins, l'air spirituel qu'elle voulut respirer au long des années claustrales se fasse plus ardent, plus lénifiant, que la cantilène, murmurée chaque jour avec ferveur, module ses accents définitifs, que les vieux

psaumes la fleurissent encore de leur psalmodie familière! En cet instant, l'âme doit se reprendre toute et, pour cela, il est bon que les choses où se plut son amour rassemblent leurs caresses, les répandent sur elle, toutes, à la fois, sans compter, et l'en habillent et l'en grisent comme d'une rosée aux brûlantes fraîcheurs.

Autour du lit fruste, les moines murmurent les psaumes... La cellule rayonne d'un air de fête. Invisibles, des ailes s'y déploient. Celui qui va partir doit être consacré par toutes les grâces. Avant que son regard s'éteigne, pendant qu'il en est temps encore, chacun lui confie en secret le vœu essentiel de son cœur. C'est là le dernier signe d'amour; et, pour lui qui emportera cette gerbe d'espoirs, c'est le dernier geste visible de la charité.

La grande communion ne demande plus alors qu'à s'achever. Les voix fraternelles continuent leur pieuse musique, tandis que, soulevée par elles, l'âme désormais allégée de tout

lien, s'éloigne silencieusement sur le chemin des promesses éternelles.

C'est en cette minute passionnée que se résume la foi des moines et que s'incarne l'esprit du cloître. C'est pour ce court moment du passage mystérieux que leur humanité imparfaite s'est abolie volontairement devant la règle sainte qui n'est pas seulement le sage avertissement contre les vanités du siècle, mais la sûre méthode qui vaut qu'on souffre pour elle, qu'on aime toute peine en son nom, puisque, à la fin des tribulations, elle conduit au seuil même du royaume unique.

Pour cette minute, il n'est donc point de travail inutile ou de résignation vaine, car elle brille au ciel de l'âme mystique à la manière de l'étoile des anciens mages, car après avoir été souhaitée comme la consolation, elle devient tout à coup l'élévation et le couronnement.

Et toute pensée de mort se trouve effacée, noyée dans cet enivrant effluve de la vie absolue.

*
* *

Or, c'est la même vision de la vie qui enchante, quelques heures plus tard, le modeste cimetière où l'on a couché la dépouille fraternelle. C'est encore elle qui me sollicita quand je vis l'étroite allée bordée de buis, à la tombée du jour, sous une lumière défaillante, dans l'émotion d'un silence où palpitaient d'invisibles présences : la paix, la sécurité, l'amour...

Ces tombes menues dans l'air angélisé du soir ! Ces tombes à peu près dénudées riches seulement d'une croix en bois simple, couvertes chacune d'un peu de terre, tout juste assez pour que puissent monter lentement vers le ciel quelques fleurs vives, vraies petites fleurs de paradis chantant, elles aussi, la vie sans fin !

Quel regard chercherait un signe de deuil parmi ces tendres jardinets où les corps, vidés de leur âme, semblent tous refleurir ? Quelle

pensée triste oserait-on lire dans la douceur de leur éclat?

Petits alyscamps des monastères, tranquilles retraites baignées d'ombres tièdes, quelle paisible leçon vous donnez, quelle confiance aussi, quel baume pour les misères qui nous agitent! Comme le cœur se sent plus à l'aise, plus aimant, meilleur dans votre clarté spirituelle!

Chère image funéraire, inoubliable pour l'hôte qui a passé avec une curiosité pieuse dans la vie d'un monastère, image quotidienne et familière pour celui qui, librement, y a rangé son âme, quelle réserve d'espoir elle crée à l'esprit qui médite et, plus encore, au cœur qui s'émeut!

A toute heure du temps, il est là, ce cimetière, apaisé du recueillement que rien ne peut troubler, vigilant comme un rappel à la grande pensée de la mort chrétienne, embaumé d'un souffle mystique plus grisant que l'haleine de ses fleurs.

Le moine enclin à la distraction de l'esprit possède en lui la guérison. Que ses yeux l'aperçoivent au petit matin, du haut de la cellule, que les moments de la récréation les y ramènent, qu'ils voient, avant l'heure du souper, les premières ombres du soir l'ensevelir de fraîcheur et de silence, ils découvrent naturellement, musicalement, au fond de sa forme visible, l'âme perpétuelle qui, là, respire le souffle fort.

Aussi, comment sans péché, le moins fidèle se détacherait-il d'une pareille contemplation? Oublie-t-on le rêve qu'on a élu, l'idéal qui s'est révélé, les traits chéris où le regard adorant s'est fondu si tendrement qu'il ne peut plus vivre sans eux, qu'il ne connaît plus la lumière que par eux?

Douce vertu de la longue patience, noble volonté de l'attente, œuvre émouvante de l'amour, — je songeais en quittant l'humble enclos que, par lui, vous vous éclairiez d'une flamme singulièrement transparente, et qu'à

l'épreuve quotidienne de son exemple vous puisiez une énergie indéfiniment renouvelée.

Il faut s'être arrêté quelques instants dans l'extase d'un pareil cimetière pour savoir le mensonge de la mort, la certitude de la vie, la royauté de la paix!

Heureux moines qui peuvent entendre, à chaque heure du temps, les souffles du ciel chanter sur les tombes fleuries! Les heures du temps! C'est là qu'elles viennent mourir. C'est là le port qui les attend. Et ce n'est pas dans la tempête que ce port veut être abordé, c'est dans la sérénité, dans la joie parfaite que le saint d'Assise enseignait à frère Léon, dans la joie où communient tous les saints de l'Église, les saints authentiques, ceux qu'on appelle les saints parce qu'après le dur voyage ils ont apporté au havre final une âme de confiance et de paix.

De reposer en lui, le corps est déjà comme sanctifié. Des heures bénédictines, celle du cimetière est la toute bénie. On dirait d'un

dernier office de complies ultimes évanouies insensiblement dans la fusion parfaite de l'amour.



En s'éloignant de ces tendres enclos, on trouve équitable que certaines âmes privilégiées considèrent sans haine l'événement cruel dont le nom effraye. Depuis le jour où je les ai vus, je crois qu'illusoires ou vraies, les paroles de M. Singlin étaient des paroles de sagesse et de bonté.

L'AME BÉNÉDICTINE

Maintenant que voici parcouru le cycle des Heures, n'est-il pas juste que nous l'embrassions d'un regard d'ensemble et que, respirant le baume spirituel de chacune d'elles, nous nous efforcions d'en résumer l'unité, le sens éternel, l'âme?

Nous lisons dans la vie de saint Benoît que nous a laissée Grégoire-le-Grand : « Il abandonna la maison et la fortune de son père, et ne chercha plus qu'à plaire à Dieu seul et à vivre saintement. Il se retira, ignorant volontaire, et son ignorance était pleine de sa-

gesse[1] ». — La recherche de Dieu, qui est bien le signe premier de la vocation religieuse, et l'ignorance des choses du siècle, qu'il ne faudrait pas confondre avec l'ignorance absolue de toutes choses, la sainte ignorance où les mystiques ne cessèrent de voir l'une des conditions de la pure connaissance divine, telles sont les dispositions d'âme manifestées dès l'abord par le fondateur de l'Ordre.

Mais, à nous en tenir à cette remarque, nous ne pourrions guère saisir la personnalité de l'esprit bénédictin. De pareilles dispositions se rencontrent en effet à la base de toutes lesvocations. Elles participent de l'essence même de la vie religieuse que Dom Guéranger caractérisait par ce triple objet : pénitence des péchés commis ou conversion, imitation de Jésus-Christ, union avec Dieu par le détachement des liens de la terre et par la charité[2].

1. Cf. *Vie de Saint Benoit* par saint Grégoire le Grand, Solesmes, 1887. ch. 1.

2. Cf. *Notions sur la Vie Religieue set monastique* pa

M. Olier, le fondateur de Saint-Sulpice, avait coutume d'envisager le rôle des bénédictins comme répondant à la mission de maintenir et de renouveler incessamment dans l'Église l'esprit de religion [1]. On ne saurait le contredire, mais définir ainsi l'esprit de l'Ordre, c'est encore se tenir dans le domaine des généralités.

Il paraît donc nécessaire de rappeler le principe d'après lequel les grands ordres ont organisé leur économie propre et de remarquer, avec Dom Jean de Hemptinne [2], que ces ordres ont accusé leur individualité au moment où il s'est agi de savoir quel rapport on devait établir entre la contemplation et l'action. Or, trois types monastiques répondent aux trois modes essentiels par lesquels

le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes, Solesmes, 1885, « Essence de la vie religieuse ».

1. Cité par Dom Bruno Destrée dans son livre *les Bénédictins*, Abbaye du Mont César, Louvain, p. 15.

2. Cf. Dom Jean de Hemptinne, *Notice sur l'Ordre de Saint Benoît*, Abbaye de Maredsous, 1910, p. 13-14.

on peut concevoir ce rapport : au VIe siècle, l'ordre de saint Benoît; — au XIIIe siècle, l'ordre de saint François ou ordre mendiant, — enfin, la compagnie de Jésus créée au XVIe siècle par Ignace de Loyola.

N'oublions point par ailleurs que la règle de saint Benoît compose avec celles de saint Basile, de saint Augustin et de saint François d'Assise l'ensemble doctrinal qui régit le clergé régulier, et que les ordres multiples dont nous constatons aujourd'hui l'existence n'expriment que des modes particuliers de comprendre et de pratiquer l'une de ces quatre grandes règles. C'est ainsi que Cisterciens, Olivétains, Moines noirs, Camaldules comptent tous parmi les disciples de saint Benoît[1]. Ici déjà, — à l'encontre de l'objec-

1. Si, dans le même ordre d'idées, on veut avoir le sentiment précis des différences introduites dans la composition des différents bréviaires en honneur dans les ordres soumis à la Règle de Saint Benoît, cf. Grancolas, *Commentaire historique sur le Bréviaire Romain*, Paris, 1727, le chapitre intitulé « Du Bréviaire Monastique » T. 1, p. 77-89.

tion superficielle trop couramment énoncée, — il nous faut voir la preuve que la conception monastique, loin de concorder uniquement avec une époque déterminée de l'histoire, manifeste par la multiplicité même des formes dont elle s'accommode, la diversité des aspirations et des âmes que crée l'échelle humaine. Dès lors, envisageons dans la vie monastique beaucoup moins une expression historique et temporelle qu'un témoignage d'ordre psychologique en quelque sorte éternel.

Et je ne voudrais pas entreprendre de décrire l'âme bénédictine avant d'avoir rappelé les mots si précis par lesquels Monseigneur Pie voulut, dans un discours demeuré célèbre, la caractériser : « Dans la visée de saint Benoît, déclarait-il, le moine n'est pas autre chose que le chrétien parfait qui, s'étant voué à l'accomplissement des conseils évangéliques, s'engage à la stabilité dans la pratique d'une vie qui est essentiellement la vie de famille, et

qui a pour objet le service de Dieu et la correction des mœurs. Le moyen efficace de la correction des mœurs, c'est la triple désappropriation des biens du dehors, des appétits même licites de la chair, et de l'usage de la propre volonté : d'où naît cette trilogie de pauvreté, de chasteté et d'obéissance qui est la base commune de l'état religieux[1]... Le moine, comme l'indique son nom, est celui qui s'isole : *monachus*. S'il va jusqu'à s'isoler absolument pour ne vivre qu'avec Dieu, sa vie alors sera celle de l'ermite, de l'anachorète, peut-être même du stylite. Au contraire, si, en se séparant du monde et en cherchant la solitude, il se donne et s'adjuge à une famille de frères en société desquels il vaquera au service divin, à la mortification et au travail, soit du corps, soit de l'esprit, sous la conduite d'un abbé qui sera à la fois son

1. Voici en effet la formule de la profession monastique : « Je promets, dit le novice, la conversion de mes mœurs, l'obéissance et la stabilité. » Cf. Reg. cap. LVIII.

maître et son père : à ces conditions, qui constituent la vie cénobitique, il devient le moine de saint Benoit, il entre dans cette race très forte pour laquelle seule a été écrite la règle : *ad cœnobitarum fortissimum genus*[1]. Se sanctifier personnellement dans l'exercice de cette vie parfaite, et par là, sans volonté préconçue d'être appliqué à tels ou tels ministères, devenir apte à toute chose bonne et utile, le jour où l'obéissance l'y appellerait pour le service de l'Eglise et des âmes : voilà le bénédictin dans toute la simplicité, mais aussi dans toute l'étendue et la largeur de sa vocation[2]. »

On me pardonnera cette citation un peu longue en songeant qu'elle n'est pas superflue. Ces lignes définissent de façon fort heureuse les conditions et l'objet de la vie bénédictine. Nous en retenons déjà le sentiment très net

1. Reg., c. i.
2. Cf. *Oraison funèbre du T. R. P. Dom Prosper Guéranger*, Abbé de Solesmes, H. Oudin, édit., Paris, 1875.

que l'âme bénédictine possède sa vertu propre et sa personnalité.

*
* *

Certes, la recherche ardente de Dieu entraîne l'âme à désirer la discipline conventuelle. Il n'est pas de vraie liberté qui ne soit méthodiquement organisée, et tel lien qui semble à des yeux inaccommodés la chaîne d'un joug tyrannique se révèle à un esprit attentif comme la condition nécessaire de l'émancipation spirituelle. Il faut le déclarer avec force : nul ne peut comprendre la valeur et la portée des vœux monastiques s'il ne les envisage sous cet angle précis [1].

Une conception active et intelligente de la résignation nous conduit déjà naturellement

1. Je me réserve d'étudier dans un travail ultérieur cette question si controversée et si généralement fermée à des intelligences même religieuses. Je ne veux ici que rappeler brièvement la signification de ces vœux que l'Ordre Bénédictin a posés à la base de son existence.

à ce point de vue. Mais, du renoncement que veut adopter comme première règle de sa vie le disciple de saint Benoît, nous trouvons l'injonction dans les Évangiles et l'exemple dans la personne du Christ [1]. Celui qui veut s'élever dans le chemin de la perfection ne saurait vraiment s'épanouir en Dieu que dans la mesure où il se détache de la terre. Aussi bien l'âme qu'une vocation réelle a marquée va-t-elle par instinct plus que par effort à ce renoncement, à cette mort mystique dont tant de religieux nous entretiennent et que sainte Térèse a décrite en termes si ardents. Et je ne connais guère de minute plus émouvante que celle où le profès, qui vient de prononcer la formule des vœux, prosterne son corps sur les dalles froides du chœur tandis qu'un drap mortuaire aux angles duquel reposent des cierges funèbres l'enveloppe comme un suaire, et que tombent, à de lents intervalles, les coups d'un glas symbolique.

1. Math. VIII, 19-22; XIX, 16-21, Luc. IX, 57-61.

Mourir au monde! Expression mystique commentée en termes vertigineux par l'auteur de l'*Imitation*, seul peut s'effrayer de l'entendre celui qui ne perçoit pas à travers elle la suggestion irrésistible des paradis intérieurs. Mais, si directe que soit l'émotion de la minute dont je parle, rien alors ne saurait prévaloir contre l'allègement surhumain du cœur assuré de la vérité qu'il accepte et qu'il reçoit tout ensemble. Abdication des misères dorées, pauvreté si prodigue de richesses spirituelles, virginité croissant comme un lys vers le ciel, évanouissement des faux orgueils et des vanités tristes dans la paix de l'obéissance, nulle couronne s'adorne-t-elle de fleurons plus rares que la couronne chrétienne du renoncement?

La pauvreté, — effusion passionnée du petit frère d'Assise, — la pauvreté qui nous vaut un trésor dans le ciel, voilà le premier degré de l'imitation de Jésus. Mais il faut distinguer, car la notion que nous en apporte

le fondateur des ordres mendiants diffère quelque peu de celle que nous avaient donnée les siècles antérieurs.

De la pauvreté saint François fit le tout de la vie monastique. Elle passait à ses yeux pour l'instrument essentiel de la sanctification, et il entendit y soumettre non seulement ses frères, individuellement, mais l'existence générale des couvents elle-même. Hâtons-nous de l'indiquer : c'est là une conception particulière de la pauvreté, et bien qu'elle prévalût ensuite dans la plupart des ordres religieux, elle s'écarte sensiblement de la pauvreté primitive telle qu'on l'entendait avant le XVI[e] siècle, et particulièrement dans l'Ordre bénédictin[1]. Sans doute lisons-nous dans la Règle « que personne n'ait la témérité de donner ou de recevoir quelque chose sans l'autorisation de l'Abbé, ni d'avoir quoi que ce soit en propre, aucune

1. Cf. *L'Idéal Monastique et la Vie Chrétienne des premiers jours*, p. 146-150.

chose absolûment, ni un livre, ni des tablettes, ni un poinçon, en un mot, rien du tout, puisqu'il ne leur est pas même permis d'avoir en leur pouvoir ni leurs corps, ni leurs volontés »[1]. Mais nous relevons dans le paragraphe suivant ces mots remémorés des Actes des Apôtres[2] : « Que tout soit commun à tous, ainsi qu'il est écrit. » Le sens n'est pas douteux. Saint Benoît défendait qu'aucun de ses moines possédât quelque chose en propre, mais il ne voulait point que le monastère se dépouillât à son tour. Il ordonnait la mise en commun de tous les biens, conformémément à la pensée qui dominait les premières communautés chrétiennes. Et c'est précisément cette mise des biens en commun qui explique l'interdiction prononcée par le saint Patriarche de posséder en propre individuellement : de la sorte, chacun pourra « attendre du Père du monastère tout ce qui

1. Reg., c. XXXIII.
2. Act., IV.

lui est nécessaire [1]. » La pauvreté bénédictine présente donc le caractère d'une vertu sociale.

Et la sainte chasteté nous apparaît comme fraternellement unie à la pauvreté. Le moine qui ne possède pas même en propre son corps aurait-il le pouvoir de le guider dans une voie qui ne fût celle de la pureté absolue? Son attachement au Christ, le rôle de céleste fiancée donné à son âme ne suffisent-ils pas à le détourner instinctivement des chancelantes affections de la terre? Que pèsent les jouissances charnelles au regard tout rempli des

1. Reg., ibid. — L'auteur de l'*Idéal Monastique* indique et développe ce point de vue de la façon la plus heureuse. Et il écrit très justement : « La communauté des biens est vraiment ce qui fait un corps de toute association religieuse, ce qui lui assure sa place au soleil, sa position sociale; et l'autorité ecclésiastique n'accorde jamais l'érection canonique d'un monastère, que ses membres n'aient justifié de leurs moyens d'existence. On dira que c'est là une considération bien mesquine. Soit, mais cela tient à la nature même de l'homme : même dans l'Église... le bien spirituel ne va guère sans le bon état du temporel, à part les cas miraculeux. » P. 146.

eaux du ciel? L'esprit du moine, dans son essor vers l'éternel royaume, oublie, chaque jour un peu plus, jusqu'aux désirs où se débat la pauvre humanité souffrante. Moins que la moniale, dont la nature de femme semble davantage prédestinée à devenir l'absolue épousée du Sauveur, il réalise l'union totale avec Dieu. Pourtant, l'infinie délicatesse de son commerce avec Lui, — entretiens des offices, oraisons de la cellule, colloques de toutes les heures, — le fait triompher de toute pensée morose et le jette dans l'union spirituelle passionnément convoitée. Lavé de toute impureté, sanctifié dans tout son être, emporté, confondu en Dieu, il vit déjà de la vie des Anges. Il sent plus vraie sa dévotion pour cette Vierge dont l'amour semble ne vouloir se révéler pleinement qu'aux cœurs virginaux. Une lumière eucharistique traverse son âme et chante dans ses yeux. Il en éprouve à la fois comme l'orgueil d'une victoire et comme une puis-

sance d'humilité, et mieux il ressent la grâce de la chasteté, plus il la trouve sainte et désirable, plus il s'y attache d'une tendresse facile et libre. Tout lui dit que par elle les peines deviennent plus légères, et la tâche également. Trois fois sainte, la chasteté fait plus larges et plus blanches les ailes de sa sensibilité, de sa pensée, de son amour.

Vient enfin la sainte obéissance, troisième degré de l'imitation de Jésus, résumant en quelque sorte les deux premiers et que Dom Guéranger définit en ces termes : « Elle consiste dans le renoncement à la volonté propre pour faire celle d'un supérieur que l'on s'est librement imposé dans le but de se rendre agréable à Dieu. [1] » Comme Jésus déclarait aux apôtres : « Qui vous écoute m'écoute, [2] » le Seigneur persuade au disciple de saint Benoît qu'obéir à l'Abbé, c'est faire œuvre d'enfant de Dieu en témoignant

1. Dom Guéranger, *op. cit.*, chap. x, § 11.
2. Luc, x.

de son zèle et de son amour à celui qui tient la place du Père. Et pour réaliser sa pleine vertu, l'obéissance ne saurait demeurer extérieure. Il lui faut tout donner, et son don doit être joyeux. « Si le disciple murmure, non pas seulement de bouche, mais même seulement dans son cœur, quand bien même il accomplirait l'ordre qu'il a reçu, son œuvre ne sera point agréée de Dieu, qui voit dans son cœur le murmure [1]. »

Par son intériorité même, par l'excès de son humilité, de son amour et de son renoncement, comment ne verrait-on pas dans l'obéissance la marque la plus certaine de la conversion et de la vocation du moine? Sans doute l'exercice d'une telle vertu ne va-t-il pas dès l'abord sans rigueur et sans heurt. Mais le temps des premières luttes passé, quelle consolation s'en dégage qui répand dans le cœur la paix où nos regards entre-

1. Reg., c. v.

voient le signe de la sérénité divine! Aussi bien, à travers les luttes intimes par lesquelles chemine cette vertu des vertus, l'âme possède-t-elle le secours de l'indéfectible Ami, le visage résigné de Jésus s'offre aux cœurs inquiets et les presse d'irrésistibles sollicitations. Les mots de la Croix agitent ses lèvres : « Que votre volonté soit faite, et non la mienne ! » Il dit que renoncer à soi, c'est libérer son cœur des dernières attaches au monde. Il assure que suivre la sainte obéissance, c'est se laisser aller sur le fleuve tranquille au bout duquel on touche au port céleste, dans le silence et dans la joie sans fin. Là est la sagesse, là s'ouvre la porte étroite qui conduit à la vie et à la vérité. Obéir, c'est un peu rendre au Christ aimé de ce que le Christ accomplit pour l'amour de nous, et il paraît bien que le cloître où se fortifie à chaque heure du jour et de la nuit cette vertu difficile entre toutes les vertus soit appelé à bon droit la maison de Dieu.

*
* *

Mais, dans l'intérêt même de leur progrès et de leur épanouissement, ces vertus évangéliques ne laissent pas que de se renforcer de toute une suite d'actions pratiques, dont la prière et le travail forment, nous l'avons vu, les types essentiels. Sur ces fondements de la vie bénédictine, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance posent avec sûreté leur puissance évangélique.

Nulle méthode pourrait-elle mieux servir l'exaltation de la vie intérieure que celle de la prière et du travail? Encore qu'il en faille user avec prudence selon les âmes à former, encore que sa limite en doive être déterminée afin de réaliser vraiment l'efflorescence spirituelle, c'est en elle que l'âme bénédictine a puisé depuis quatorze siècles et sa sève et son souffle.

Et longtemps on a discuté, et de nos jours encore on débat la question des préférences

que sollicitent la prière liturgique ou le travail. Certains moines, parmi les plus célèbres de l'Ordre, prétendirent accorder aux occupations liturgiques la première place dans la vie conventuelle. D'autres, au contraire, employèrent leurs efforts à ne point y laisser subordonner le rôle du travail monastique.

Grégoire le Grand, saint Benoît d'Aniane, Odon de Cluny[1] et, plus près de nous, Dom Guéranger qui en fit l'objet de sa réforme, ont attribué à l'office divin un rôle considérable. A leurs yeux, l'éclat des cérémonies, la magnificence des édifices et des ornements, l'exécution parfaite des mélodies, des hymnes, des antiennes, passent en importance l'œuvre du travail.

N'oublions pas, toutefois, que des préférences contraires n'ont pas cessé de s'affirmer. L'histoire bénédictine en témoigne

1. Cf. Dom Usmer Berlière, *op. cit.*, p. 42, 115-116 et 165 où l'auteur rappelle comment la prière liturgique fut vraiment l'âme de Cluny.

éloquemment. C'est, au XIe siècle, — à l'époque précise où saint Benoît d'Aniane prolonge l'office divin, — le développement d'écoles célèbres, Corbie, Metz, Fulda, Saint-Gall, Reichenau [1]. Qu'on se rappelle, d'autre part, la réforme de Cîteaux par laquelle les moines revinrent à l'esprit de la règle primitive et restituèrent au travail sa juste place en allant jusqu'à lui donner le caractère de la pénitence [2].

A vrai dire, le saint Patriarche recommande avec la plus expresse insistance le zèle pour l'œuvre de Dieu. N'ordonne-t-il point même « qu'on ne préfère rien à l'œuvre de Dieu » [3]? Mais s'il l'établit au premier rang des soins monastiques, néanmoins, il ne lui subordonne pas le travail et ne voit point en elle la méthode unique de la vie conventuelle. La Règle délimite avec précision le temps à

1. Ibid., p. 115-116.
2. Ibid., p. 236-237.
3. Reg., c. XLIII.

destiner à l'office divin; elle consacre les autres à la lecture et au travail [1].

D'une manière générale, l'équilibre entre la prière et le travail s'accentue de nos jours, témoignant en cela d'un esprit plus conforme, semble-t-il, à l'essence de la Règle.

Quoi qu'il en soit, prière et travail n'expriment-ils pas une âme identique ? A travers eux le moine ne poursuit-il pas la fin suprême de la sanctification ? Aussi peut-on se persuader que de la sorte le travail n'est guère autre chose que la prière. Sa part de contemplation n'est pas moins grande dès l'instant que la féconde l'esprit de vérité qui ne doit cesser de le dominer. En eux, certes, les trois vertus évangéliques possèdent un incomparable moyen d'expression. Par eux elles se peuvent mesurer à chaque heure. Par eux les trois vœux de la profession connaissent une vie sans cesse entretenue, sans cesse re-

1. Cf. L'*Idéal Monastique*, p. 112-115.

nouvelée. Ils sont les deux foyers où s'éclaire et s'alimente le triple serment que le moine porte dans son cœur.



Paix, solitude, silence, simplicité, joie, comment n'imposeriez-vous pas votre règne dans l'enceinte du cloître et dans l'âme qui s'y est enclose afin de mieux goûter, par anticipation, les douces lumières de la demeure éternelle? Non, cette âme n'a rien tué en elle de ce qui peut faire l'humanité noble et belle. Simplement, elle l'a rendue plus grande d'avoir déchiré pour jamais les faiblesses qui la menacent et que la plupart d'entre nous, — ceux du siècle, — se plaisent à parer de séductions propres à tromper seulement un esprit dénué de profondeur ou de sincérité. Bien qu'elle sache l'unique beauté de l'esprit, il n'est pas jusqu'à la beauté extérieure dont

elle ne respecte les droits, car elle ne veut point que soit abolie la part de la sensibilité humaine dont il convient à Dieu de se servir fréquemment comme d'un moyen. Aussi nous faut-il voir dans les cloîtres bénédictins des foyers de beauté intégrale puisqu'à la beauté de l'esprit ils aimèrent associer toujours celle des formes extérieures de la vie.

Pour une âme bénédictine l'art compte au rang des dons célestes, et quand il s'agit de glorifier Dieu, nulle beauté ne saurait paraître excessive. Sans doute Cîteaux poursuivait-il la mortification jusqu'à réduire les édifices et le culte à une extrême simplicité; sans doute la sévérité de saint Bernard n'avait-elle pas assez d'ironies pour toute chose qui ne participait point rigoureusement de cette austère conception. Pourtant, nous voyons se dresser en faveur d'un véritable luxe pour Dieu — à Cluny, Pierre le Vénérable, — à Saint-Denis, Suger. Dans leur foi à la puissance efficace de l'art ces grands moines puisent la notion

éclairée de sa mission sociale. Et l'on ne saurait oublier sans ingratitude les services qu'ils rendirent ainsi à la foi des temps futurs. Que d'âmes égarées n'ont-elles pas été ramenées à Dieu par le spectacle des splendeurs passées, par la méditation des restes si vivants légués à la postérité par les moines artistes? A ceux qui ne peuvent s'élever au sommet des pures conceptions spirituelles il faut la contemplation d'une beauté tangible qui soit pour leur réflexion comme un point de départ. Et je ne sache pas que les intelligences parvenues au stade spirituel de la foi demeurent indifférentes au spectacle de l'art plastique.

Disons-le pour les sceptiques que jamais n'effleura le souffle de la foi, pour ceux aussi que ne peut laisser insensibles la vision de la pure beauté, l'âme bénédictine s'affirme vraiment complète puisqu'elle renferme en elle la part invisible de la divinité et qu'elle exprime en dehors d'elle la forme tangible de

l'esprit. Totale et parfaite beauté dont chaque élément s'enrichit de vie ardente, où toute chose prend l'éloquence d'un acte de foi et d'une vérité.

Et cette beauté, alors même qu'elle s'exalte, ne cesse d'être une beauté humble. C'est que toujours elle demeure une beauté selon l'esprit. Aussi chaque vitrail, chaque ornement porte-t-il en soi quelque chose d'éternel. Et, bien qu'il reste le témoin des vieux âges disparus, chacun de ces objets conserve une simplicité, une jeunesse, une joie, que l'on sent destinées à ne mourir jamais. Or, cette joie et cette jeunesse, elles sont encore une tradition vieille comme la religion. Et l'âme bénédictine, patrie de toutes les beautés, ne pouvait manquer de les recueillir. Elle devait aimer la joie, sœur de la paix, de l'esprit et de l'humilité du cœur, parce que la joie est sœur aussi de l'amour et qu'avancer dans la joie, c'est avancer dans l'amour.

L'Amour! Après ce que je viens de rap-

peler, je voudrais que ce mot restât dans la mémoire de ceux qui m'auront lu comme le symbole de l'âme des moines bénédictins. Quand, après un premier séjour, je laissai derrière moi les tours conventuelles, c'est le mot que j'emportai dans mon cœur, tout imprégné d'une senteur si forte que de longtemps je n'osai plus le prononcer tant il m'apparut diminué par le monde, et avili, et dénaturé. Cet amour que n'altère aucun trouble et qui grandit dans la pureté libre du cloître, c'est lui qui résume l'essence de ce que recherche, de ce que ressent l'âme des religieux. Au contact de son souffle on éprouve le sentiment que, de toutes ses forces profondes, l'être s'émancipe spontanément, on se sent transporté dans un monde plus sûr, on conçoit avec certitude que l'esprit de la charité divine habite en lui. Et l'on ne peut, sans un mouvement de révolte, songer aux blasphèmes que l'ignorance du siècle accumule chaque jour contre lui, à

l'hostilité plus misérable encore de tant de dévots incompréhensifs qui se plaît à caractériser l'état d'esprit des moines par l'indifférence et par l'égoïsme. Je prie qu'on lise, en manière de réponse, ces lignes émouvantes tracées par une main bénédictine :

« Pourquoi dit-on que l'âme des religieux ignore les délicatesses de l'amour, les grandes tendresses, la passion d'aimer ? Pourquoi voit-on souvent dans le moine un homme froid, austère jusque dans son amour? Pourquoi accuser ces habitants de la solitude de fuir lâchement la compagnie de leurs semblables, comme si leur égoïsme suffisait à combler l'étroitesse de leur cœur ? Pourquoi tout cela, ô mon Dieu, de la part de quelques personnes qui, très ignorantes de vos beautés, n'aiment qu'une compagne, et qu'un seul cœur suffit à captiver ? On ignore donc les ardeurs qui peuvent consumer un cœur de moine ?

« Dira-t-on cependant que l'oiseau qui,

pour vivre, a besoin de la grande nature et de l'immensité des cieux, a moins de vie que le prisonnier satisfait de sa cage? Et les fleurs qui croissent dans les solitudes, si suaves dans leurs aromes, si riches de couleurs, leur trouvera-t-on peu de délicatesse et de beauté, parce qu'elles meurent entre les mains de l'homme?

« Or, l'âme du vrai moine est cet oiseau qui réclame le grand ciel pur et bleu. Elle s'y élève comme l'hirondelle; elle y vole sans lassitude, elle se délecte dans ces hauteurs où le monde la perd de vue; elle y prend ses ébats et ne quitte ces sphères privilégiées que pour céder aux exigences d'une nature infirme. Pour elle, ce beau ciel, c'est Dieu lui-même; elle y monte, elle l'habite par l'oraison. Si elle quitte la terre, c'est parce qu'elle la trouve trop petite; elle fuit, parce que l'amour la dévore. C'est que nul, autour d'elle, ne comprend assez son insatiable besoin d'aimer; c'est surtout que

nul ne peut ni remplir ni rassasier son cœur. Alors elle fuit pour chercher son Dieu; elle fuit parce que l'amour l'y contraint.

« L'âme du moine est encore cette fleur délicate qui se flétrit et se dessèche au contact du monde.

« Enlevez à un cœur aimant l'objet de son amour, vous le verrez se resserrer, dépérir et succomber bientôt à l'épreuve. Le vrai moine possède un cœur passionnément épris, non de la créature, mais de Dieu. Si donc on voulait lui enlever son Tout et y substituer le rien, comment pourrait-il vivre ? Et, s'il en venait à mourir, dirait-on encore que c'est faute de savoir aimer ? [1] »

C'est dans ces hauteurs où le monde la perd de vue que s'envole l'âme bénédictine.

1. Cf. *Une Ame Bénédictine*, *Dom Pie de Hemptinne*, Lethielleux, 1912, p. 182-183. Cette page est extraite des pensées qu'avait coutume de noter dans son cahier intime un jeune moine bénédictin de l'Abbaye de Maredsous mort en 1907. Ce recueil constitue le plus vivant témoignage de ce que peut contenir de délicatesse et d'amour une âme bénédictine.

Mais, parce qu'elle échappe aux regards qui demeurent en bas, sa beauté n'en reste pas moins visible à qui sait lever les yeux vers elle avec la sympathie de l'intelligence et du respect. Marquée du vénérable cachet des siècles, cette âme compte une longue existence. Nous ne devons que l'en aimer davantage. Sa merveilleuse carrière est la preuve même de sa vitalité. Pour qui veut réfléchir, vieillesse ne signifie point archaïsme, et il suffit de suivre la vie des monastères contemporains pour savoir que l'activité intellectuelle et spirituelle y est au moins aussi féconde que dans les premiers jours.

Ah! les clartés de l'oraison! les blancheurs épurantes des textes saints! la splendeur des liturgies conventuelles! la rare couronne du renoncement, du travail, de la beauté, de l'amour! Ah! l'ininterrompue cantilène des Heures Bénédictines! Je sais des âmes dépaysées de les avoir connues. Elles ont conservé d'elles comme l'écho de cloches

d'éternité, comme le vertige d'un frémissement d'ailes... Soyons plus forts que ces âmes trop tendres! Si nous devinons d'où viennent ces cloches, efforçons-nous d'entendre où elles vont. Laissons-nous aller de toute notre sensibilité au gré de ces Heures bénies. Mais que ce soit pour en ressentir indéfiniment le chant d'espoir et l'élan divin!

FIN

TABLE

Saint-Denis. — Imp. Ve Bouillant et J. Dardaillon

